WINNIPEG, MARDI, 5 JUILLET 1921 — NUMERO 4

Adresser toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619, Ave. McDermot
Téléphones - - A 1816—A 1817

1914 - 1918
Canada - France

Ils sont morts pour nous

Jean Maguin	24 août 1914
Fernand Théo	29 août 1914
Louis Vandel	4 janvier 1915
Georges Boille	7 janvier 1915
Julien Philippe	21 mars 1915
Henri Levêque	12 juin 1915
Joseph Parrot	9 août 1915
Henri Billart	——— 1915
François Mazurat	25 septembre 1915
Joseph Elotte	4 octobre 1915
Alexandre Esnault	23 mai 1915
Pierre le Calvé	14 avril 1920
Albert Vandel	11 janvier 1920
Théophile Guichard	3 septembre 1916
Albert Bray	Disparu
Charles Jacquot	Mort de ses blessures
Louis Savard	9 avril 1917
Louis Ouelette	27 octobre 1917

Ainsi cette année, en notre fête nationale, votre phalange de héros et de victimes du devoir va une fois de plus défiler sous nos yeux et venir nous rappeler les grandes leçons du patriotisme et du sacrifice. Tous ceux qui vous ont connu se feront un devoir d'assister au dévoilement et à la bénédiction du monument que Saint-Claude vous élève.

Vos frères d'armes ont su maintenir leur effort jusqu'à ce qu'un monument-souvenir digne de votre nombre et de vos souffrances, fût érigé bien en vue, au coeur du village, sollicitant un souvenir, une prière et prêchant à tous, aux générations futures surtout, l'indéfectible attachement à la France, à ses traditions, à sa langue. Les difficultés passagères qu'a soulevé le coût de ce monument seront vite oubliées devant les flots de l'appréciation générale. Il n'y a pas une pierre de trop; c'est un bel ensemble qui parle aux yeux et au coeur, et qui embellira Saint-Claude pour plus qu'il n'a coûté. Il sera le centre de notre fête nationale chaque année, et son inauguration cette année amènera les foules de loin.

SAINT-CLAUDE RECONNAISSANT.

St-Jean-Baptiste

La leçon de sa vie—Sermon par le R. P. Bourque s.j. le 24 juin dernier

Voici le texte du sermon prononcé par le R. P. Bourque, S.J., à la cathédrale de Saint-Boniface, le 24 juin dernier, à l'occasion de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste:

"Amen dico vobis, inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista." — "En vérité, je vous le dis, dit Notre-Seigneur, parmi les enfants des femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. — Matt. c. 11, v. 11.

Monseigneur,

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui notre fête nationale: la nativité de saint Jean-Baptiste. Il n'y a que trois nativités qui sont célébrées par l'Eglise durant l'année; la nativité de Notre-Seigneur, la nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, la nativité de saint Jean-Baptiste. Pourquoi? C'est que tous les autres saints en dehors de saint Jean-Baptiste sont venus au monde comme nous, entachés de la souillure du péché originel. Mais saint Jean-Baptiste, comme nous le voyons dans l'Evangile, fut rempli du Saint-Esprit au sixième mois après sa conception, et comme le Saint-Esprit ne peut entrer dans une âme sans chasser le péché, il faut conclure que Jean-Baptiste fut purifié en ce moment de la tache originelle et vint au monde avec la grâce sanctifiante. Cette naissance merveilleuse de Jean-Baptiste est racontée par l'évangéliste saint Luc.

Au temps du roi Hérode vivait en Judée un prêtre de l'ancienne loi, nommé Zacharie, qui avait épousé une des filles d'Aaron, Elizabeth. Tous deux étaient saints devant Dieu, mais ils étaient avancés en âge et n'avaient pas d'enfants. Un jour Zacharie fut appelé à Jérusalem pour y remplir son ministère dans le temple. Le peuple était déjà dans l'enceinte sacrée, et Zacharie entra seul dans le lieu saint. Pendant qu'il encensait l'autel, un ange apparut à la droite de l'autel encensé. Zacharie fut rempli de crainte, mais l'ange lui dit: "Ne crains point, Zacharie; ta prière a été exaucée: ton épouse Elizabeth concevra et enfantera un fils. Tu l'appelleras Jean. Il sera grand devant Dieu et sera appelé le Prophète du Très-Haut. Car il marchera devant le Seigneur pour préparer ses voies." Zacharie répondit: "Comment pourrai-je croire à cette parole, puisque je suis avancé en âge ainsi que mon épouse?" L'ange lui répondit: "Je suis Gabriel, un de ceux qui se tiennent sans cesse en présence de Dieu. Parce que tu n'as pas cru à ma parole, tu seras muet et tu ne parleras plus jusqu'à ce que ces événements soient accomplis."

Pendant ce temps, le peuple s'étonnait du retard de Zacharie, mais quand il sortit et qu'ils virent qu'il était muet et ne parlait que par signes, ils comprirent qu'il avait eu une vision. Zacharie s'en retourna chez lui, et, au temps marqué par l'ange, Elizabeth conçut et mit au monde un fils, et le huitième jour après sa naissance on le circoncit. Et les parents d'Elizabeth lui disaient qu'il devait porter le nom de son père Zacharie. Mais Elizabeth leur dit que Jean était son nom. Ils lui dirent: "Il n'y a personne qui porte ce nom dans votre parenté." Alors ils firent signe à Zacharie pour savoir quel serait son nom. Zacharie se fit apporter ses tablettes et écrivit: "Jean est son nom", et, immédiatement sa langue se délia, et, rempli du Saint-Esprit, il chanta ce beau cantique que nous récitons dans l'Office Divin: "Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suae. — Béni soit le Seigneur le Dieu d'Israël parce qu'il a visité et sauvé son peuple."

Cette naissance merveilleuse de Jean-Baptiste fut suivie d'une vie plus merveilleuse encore. Dès l'âge le plus tendre, selon la tradition, Jean-Baptiste s'enfonça dans le désert, loin de la corruption du monde et là, seul à seul avec Dieu, il passait son temps dans la prière. Il pratiqua aussi de grandes austérités non pour expier ses péchés, puisqu'il n'en avait pas, mais pour attirer les bénédictions de Dieu sur son ministère et pour donner aux pécheurs l'exemple de la pénitence. La sainteté attire, mes bien Chers Frères; aussi on vint de tous côtés trouver Jean-Baptiste dans le désert. On vint de la Judée, de la Galilée et de la Samarie; surtout de Jérusalem. Et tous demandaient à Jean-Baptiste: "Que dois-je faire pour être sauvé?" Et le précurseur leur enseignait la voie du salut, puis il les baptisait dans le Jourdain. Ce baptême n'était pas un sacrement mais une indication de la purification intérieure opérée par la contrition à laquelle Jean-Baptiste les excitait.

Un jour, Notre-Seigneur se mêla parmi la foule qui entourait Jean-Baptiste. Mais le Précurseur, éclairé par le Saint-Esprit, le reconnut et dit à ceux qui étaient présents: "Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui porte les péchés du monde." Alors Notre-Seigneur s'avança et demanda à Jean de le baptiser. Celui-ci refusa par humilité, mais Notre-Seigneur lui ayant dit que c'était la volonté du Père céleste, Jean-Baptiste le baptisa. Pendant qu'il le baptisait, une nuée lumineuse se forma dans le ciel et de cette nuée sortit une colombe. C'était le Saint-Esprit qui avait pris cette forme, et la colombe se reposa sur la tête de Notre-Seigneur. Au même instant une voix se fit entendre, la voix du Père Céleste: "Voici mon fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances; écoutez-le."

A quelque temps de là, une députation des disciples de Jean vint trouver Notre-Seigneur. Et Jésus, leur parlant de Jean leur dit: "Qui êtes-vous allé voir dans le désert? un roseau agité par le vent? Mais qui êtes-vous allé voir? un homme vêtu mollement? Ceux qui sont vêtus mollement vivent dans les palais des rois. Mais qui êtes-vous allé voir? Un prophète, oui, et plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit: "Voilà que j'envoie mon ange devant toi." Puis, se retournant vers ses disciples, Notre-Seigneur ajouta: "En vérité, je vous le dis, parmi les enfants des hommes il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste." "Et toutefois, ajouta Notre-Seigneur, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui."

Ces paroles, mes bien chers Frères, que nous appliquerons à notre vie nationale, ont été commentées par le cardinal Tolet, et voici son interprétation. "Notre-Seigneur, dit-il, dans ce passage, considère S. J.-Baptiste comme prophète et précurseur, c'est-à-dire que Notre-Seigneur considère en lui seulement les dons gratuits de la grâce, dona gratis data. Et il le compare au plus petit dans le royaume des cieux, c'est-à-dire l'Eglise. Par conséquent, il considère dans ce membre de l'Eglise la foi et la grâce sanctifiante et il dit que ce fidèle avec la foi et la grâce sanctifiante est plus grand que Jean-Baptiste comme prophète et précurseur.

Cela ne veut pas dire que Jean-Baptiste n'avait pas une sainteté personnelle très grande. Au contraire, d'après Suarez et les autres Docteurs, il n'y a au ciel au-dessus de Jean-Baptiste que la Très Sainte Vierge et saint Joseph. Mais Notre-Seigneur veut nous faire comprendre par ces paroles la grande dignité de la foi et de la grâce sanctifiante. Bossuet, dans son oraison funèbre du grand Condé, développe cette même pensée. Après avoir montré Condé comme grand prince, grand citoyen, grand capitaine, après avoir décrit la bataille de Rocroy, un des plus grands faits des temps modernes, s'écrie: "Est-ce par là surtout que Condé fut grand? Non, mes Frères, mais parce que Condé était un grand chrétien, parce qu'il était pieux, car la piété est le tout de l'homme."

Nous célébrons donc aujourd'hui notre fête nationale. Il est certain que nous pouvons remercier Dieu des grandes qualités dans l'ordre naturel et surnaturel qu'il a accordées à notre race. Nous pouvons dire avec le poète:

"O Canada, terre de nos aïeux,
. . . .
"Ton histoire est une épopée
"Des plus brillants exploits."

Mais la plus grande, la plus solide, la plus pure gloire du Canada français est surtout son esprit chrétien, sa piété, son dévouement au catholicisme. Dès l'origine de la Nouvelle-France, nous voyons que les rois très chrétiens Henri IV, Louis XIV, ont commencé la charte qui fondait la colonie au Canada par ces paroles: "A la gloire de la Très Sainte Trinité, pour l'extension du règne de la vérité et la conversion des infidèles, nous envoyons nos fidèles sujets dans les pays de l'Amérique du Nord." Et quand les vaisseaux français s'élançaient sur les flots [illegible] de l'Atlantique, à côté du capitaine de l'équipage, était le prêtre qui représentait l'Eglise, et à côté du drapeau fleurdelisé était la croix, emblème du salut du monde. Et quand les hardis découvreurs s'avançaient à travers les forêts, les montagnes, les plaines du Canada et sur les grands lacs et sur les rivières, ils étaient accompagnés et souvent précédés par la robe noire: par exemple, Marquette qui découvrit le Mississipi.

Tous nos grands hommes et nos femmes les plus célèbres furent des hommes et des femmes de foi et de grands chrétiens. Champlain et Jacques Cartier, Dollard et Maisonneuve, Frontenac et LaVérendrye étaient des hommes de foi. Nos grands évêques étaient éminemment des hommes de foi, des hommes surnaturels: Laval et Duplessis, Lartigue et Bourget, et pour ne parler que des anciens, Provencher et Taché étaient éminemment des hommes de Dieu. Nos martyrs canadiens furent des hommes de foi, évidemment: Jogues et Lalemant, Garnier et Anineau ont écrit de leur sang les plus belles pages de notre histoire. Nos femmes les plus illustres aussi ont été de grandes chrétiennes: la Vénérable Mère de l'Incarnation et Mlle Mance, Mlle de Verchères et Soeur Marguerite Bourgeois, Mère d'Youville, et toutes nos mères chrétiennes furent des femmes de foi, des femmes surnaturelles.

Or, il y a un fait dans l'histoire: c'est que les principes qui ont présidé à l'origine des peuples et des sociétés sont les principes par lesquels ces sociétés doivent se développer et persévérer. Donc, si nous voulons que notre race se développe et qu'elle accomplisse sur ce continent la mission pour laquelle le bon Dieu l'y a mise, il faut que nous marchions dans les pas de nos devanciers. Il faut que nos hommes du Canada, hommes de la magistrature et hommes de loi, hommes de profession et hommes de tout état, soient des hommes de foi, des hommes surnaturels, de fervents chrétiens, des hommes qui ne se courbent pas vers les choses de la terre mais qui ont leurs espérances dans le ciel: "Conversatio nostra in coelis est."

Des hommes de foi; cette foi qui est notre plus bel héritage, cette foi par laquelle nous sommes en communication avec l'élite de l'humanité. Voyez, en effet, le ciel, ces phalanges de vierges, de confesseurs, de docteurs, de martyrs, présidés par Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge, c'est avec cette société bienheureuse que nous nous trouvons en communication par notre foi. Mais notre foi doit être agissante.

"La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?" dit Racine. Donc, nos hommes du Canada doivent être des chrétiens fervents, sobres, chastes, honnêtes, ne mettant pas de cloison étanche entre la vie publique et la vie privée, des hommes qui donnent le bon exemple autour d'eux, car, surtout dans ce pays, où il y a tant de races différentes, nous sommes donnés en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. "Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus."

Il n'y a pas bien longtemps un évêque anglican de l'Ouest des Etats-Unis disait dans une conférence où il y avait des catholiques: "Vous catholiques, vous avez la plus belle théologie du monde. Si vous viviez votre théologie — "if you lived up to it" — il n'y aurait plus un seul protestant dans la république américaine." Voyez donc comme notre exemple peut avoir une grande influence pour le bien ou pour le mal!

Nos femmes du Canada doivent aussi être de ferventes chrétiennes comme leurs devancières, et je dirais que leur influence est encore plus importante pour l'avenir de notre race à cause de l'éducation de l'enfance qui leur est confiée par la Divine Providence. Un jour, Joseph de Maistre écrivait à sa fille qui lui demandait si elle devait suivre le conseil de Voltaire qui lui disait de se livrer aux arts et aux sciences: "Non, ma fille, lui répondit Joseph de Maistre, les arts et les sciences ne sont pas la sphère où la femme doit exceller." "De fait, ajoutait-il, la femme n'a excellé ni dans les arts ni dans les sciences. Ce n'est pas une femme qui a élevé la coupole de Saint-Pierre de Rome; ce n'est pas une femme qui écrit l'Illiade et l'Odyssée; ce n'est pas une femme qui a écrit l'Enéide ou la Divine Comédie de Dante; ce n'est pas une femme qui a peint les toiles de Raphaël; ce n'est pas une femme qui a inventé la vapeur ou l'électricité. Mais la femme est appelée à faire quelque chose de beaucoup plus grand. Tous ces chefs-d'oeuvre de l'art et de la science sont sans vie: c'est de la matière inerte. Mais la femme est appelée à former sur ses genoux un homme, un chrétien, un saint." Voilà la vraie mission de la femme. Mais pour remplir cette mission il faut que la femme ait au coeur l'esprit de foi, l'esprit chrétien, l'esprit surnaturel.

Mgr Antonelli, juriste et canoniste de notre temps, écrivait ces paroles dans un de ses récents ouvrages: "Le plus ferme appui, la base la plus solide de la famille, c'est la vertu, la modestie, la pudeur de la femme. — Pudicitia mulieris est columna familiae." Or, la famille est la base même de la société. Donc, la vertu, la pudeur de la femme sont comme la base de la société. L'esprit du mal comprend bien cette vérité. Voilà pourquoi il cherche à détruire la fleur de l'innocence, cette pudeur qui fait l'ornement de la jeune fille et sa plus belle parure. Il cherche à détruire cette fleur d'inocence par les modes éhontées, les lectures malsaines et les mauvaises représentations.

Il y a quelques années, à Tokio, capitale du Japon, on lisait une affiche curieuse au coin des rues. Elle était conçue dans ces termes: "Hommes du Japon (car ce sont les hommes qui dans ce pays manquent à la modestie, semble-t-il), hommes du Japon, par respect pour la femme européenne, soyez modestes, couvrez-vous!" Ne pourrait-on pas mettre dans certaines de nos villes canadiennes une affiche analogue: Femmes du Canada, par respect pour la vertu du jeune homme qui n'est pas encore tombé, par respect pour l'honnête père de famille qui veut garder la paix dans son foyer, par respect pour le Christ que vous portez dans votre coeur, si vous êtes en état de grâce, femmes chrétiennes du Canada, soyez modestes, couvrez-vous!

Ainsi donc, mes bien chers Frères, si nous profitons des leçons de notre histoire et si nous marchons sur les pas de nos devanciers, alors nous n'aurons rien à craindre de nos ennemis, car on peut dire, proportion gardée, de notre race ce que l'on dit de l'Eglise catholique: Ce ne sont pas les persécutions, les calomnies et les attaques de ses ennemis qui sont à craindre. Au contraire, comme dit Tertullien: "Sanguis martyrum semen Christianorum — le sang des martyrs est une semence de chrétien."

Ce qu'il y a de plus à craindre pour l'Eglise, c'est l'affaiblissement de la foi et la corruption des moeurs. Si l'Eglise pouvait être détruite, c'est ainsi qu'elle le serait; mais il n'y a aucun danger pour elle, car elle a les promesses divines de perpétuité.

Mais prenons garde, pour notre race il n'y a pas cette même promesse divine de durée perpétuelle. Par conséquent, l'affaiblissement de la foi, la corruption des moeurs nous mèneraient directement à notre ruine tandis que les persécutions ne font que nous unir davantage et nous rendre plus forts. Donc, soyons des chrétiens fervents, fidèles, surnaturels, et notre nation marchera sans crainte dans les champs de la gloire et de l'immortalité.

C'est la grâce. . . .

La France se relève

La France progresse d'une façon étonnante dans son oeuvre de relèvement économique; l'une des preuves les plus convaincantes en est fournie par les chiffres officiels de son commerce extérieur.

Comme les autres nations, et plus que toute autre peut-être, en raison de l'occupation d'une partie, la plus productive industriellement, de son territoire, la France avait dû pendant la guerre accroître dans des proportions formidables ses importations, tandis que son industrie, accaparée par les fabrications nécessaires à la guerre, avait pratiquement dû cesser ses exportations.

L'armistice conclu, les dégâts et dévastations subis, aussi bien que les transformations économiques à accomplir pour rentrer dans la production normale, entraînèrent forcément une longue et laborieuse période de rajustement économique, durant laquelle l'excédent des importations se maintint à plusieurs milliards de francs.

Cette désastreuse balance commerciale s'enfla du fait du change, qui entraînait pour paiement des achats faits à l'étranger des déboursés de 100 à 200 pour cent supérieurs au cours normal de la devise nationale.

Or, il ressort des statistiques officielles récemment parues que, pour les quatre premiers mois de l'année courante, la France a réussi, non seulement à rétablir l'équilibre de ses échanges, mais encore à obtenir une balance commerciale en sa faveur de 282 millions de francs.

L'année dernière, 1920, pour cette période le commerce extérieur de la France se soldait par un déficit de près de six milliards de francs. Ses importations dépassaient dix milliards, alors qu'elle n'avait exporté que pour quatre milliards.

Cette année, elle a réduit à sept milliards cent millions de francs ses importations et exporté pour sept milliards quatre cent millions de francs.

Ainsi d'une part la France a réussi à réduire ses achats de plus de trois milliards; d'autre part, elle est parvenu à vendre trois milliards de plus de ses produits.

Il n'est point nécessaire d'insister sur la signification de semblables résultats; ils témoignent trop clairement de l'énorme effort réalisé par le peuple français.

Un autre indice du succès obtenu, et celui-là peu connu, c'est le fait que depuis le 30 septembre 1920, la France a réduit sa dette extérieure de 2,796,000,000 de francs, ce qui représente en dollars, au cours du change, un remboursement de 540 millions de dollars durant les sept mois de septembre 1920 au 30 avril 1921.

L'oeuvre de récupération nationale a marché de pair avec l'oeuvre du relèvement commercial.

Les mines du nord donnaient, en janvier 1921, un rendement équivalent à 43 pour cent de la production de 1913; celles du Pas de Calais, malgré leur complète destruction par l'ennemi, atteignaient déjà 23 pour cent du rendement de 1913.

On doit donc conclure que la France a accompli en ces deux années de paix une oeuvre qui, par sa magnitude et en raison de l'effort exigé, est digne d'être comparée à sa merveilleuse oeuvre de guerre.

La France se montre dans cette lutte aussi grande, aussi vigoureuse et effective que dans l'autre.

La retraite fermée de l'A.C.J.C. a eu lieu chez les Pères Trappistes de Saint-Norbert, du 30 juin au 4 juillet. Dix-sept jeunes gens ont suivi cette retraite, sous la direction du R. P. Lacouture, S.J. Quatre d'entre eux nous venaient de notre cercle de Saint-Eustache.

De tout ce qui s'est dit sur l'effet merveilleux de ces retraites, pas un des retraitants qui n'en ait la plus absolue conviction. Car il y a loin de la vague mélancolie du premier soir, de l'appréhension qu'on a de descendre en soi-même et d'y trouver de vilaines choses. . . à l'espèce d'exubérance qui suit les dernières méditations, les plus rassurantes, les plus consolantes, et qui restent comme les grandes directrices de la vie.

Nous voudrions avoir le temps de décrire la soudaine détente d'après la confession, la vision apaisante que donnent les moines en prières, les lentes psalmodies, les inflexions grégoriennes; tout cela est facteur de piété et de recueillement, en dehors des exercices propres à la retraite.

AUTRE RETRAITE, DU 14 AU 18 JUILLET

La voie est ouverte; une autre retraite se prépare pour la fin de la semaine prochaine; dirigée par le R. P. Lacouture, S.J., elle se fera à l'Hôtellerie des RR. PP. Trappistes. Quelques noms sont déjà parvenus au Révérend Père. Cette fois, ce sera pour les hommes d'âge mûr qui, soit dans les affaires, soit dans les professions, pourront bénéficier du loisir que leur offrent les mois d'été pour aller se recueillir dans cette très propice solitude.

Ceux qui désirent d'autres renseignements pourront s'adresser au R. P. Lacouture, S.J., au Collège de Saint-Boniface. Téléphone N 1093.

Evangile

VIIIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Luc. XVI, 1-9)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Il le fit venir et lui dit: Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration; car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. Alors l'économe dit en lui-même: Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? Je ne puis cultiver la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand on m'aura privé de mon emploi, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Il fit donc venir l'un après l'autre tous les débiteurs de son maître, et il dit au premier: Que devez-vous à mon maître? Cent barils d'huile, répondit celui-ci. L'économe lui dit: Tenez, voilà votre obligation, asseyez-vous vite, et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre: Et vous, que devez-vous? Celui-ci lui répondit: Cent mesures de froment. Tenez, lui dit-il, voilà votre billet, faites-en un de quatre-vingts. Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi en homme intelligent; car les enfants du siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi, ajouta Jésus, je vous dis aussi: Employez les richesses d'iniquité à vous gagner des amis, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

L'"ACTION FRANCAISE" DU MOIS DE JUIN

Nul ne voudra manquer la livraison de juin de l'Action française qui vient de paraître. La revue offre, cette fois, une matière à lire d'une richesse qui a rarement été dépassée. Le mot d'ordre: Nos régiments et la langue française dit enfin, avec le ton qui convient, la vérité qu'il importait de dire depuis longtemps sur le sujet. M. Georges Pelletier fournit l'article du mois sur l'enquête économique. Son travail très élaboré sur notre industrie est bien la chose la plus documentée, la plus au point qui ait été écrite jusqu'ici sur la matière. Cet article qui fera beaucoup penser, fournit d'excellentes directives. L'abbé Langevin-Lacroix nous raconte avec émotion le Pèlerinage Dollard, manifestation qui a si ardemment conquis le public. Un sermon de la Saint-Jean-Baptiste de M. l'abbé Arthur Curotte expose les conditions de notre avenir. C'est l'enseignement substantiel d'un théologien qui renouvelle le sujet en l'appuyant sur une forte base doctrinale. M. Anatole Vanier nous apprend l'heureuse nouvelle de la fondation d'un comité des "Amitiés catholiques françaises" à Montréal. Ce comité est constitué par le comité directeur de l'Action française, qui nous fait savoir, en même temps, par la plume de son secrétaire général, le but et les conditions de son action. Mlle Marie-Claire Daveluy consacre aux Etudes de Mlle Marguerite Taschereau quelques pages de fine et pénétrante critique. Et Jacques Brassier termine avec une abondante vie de l'Action française où nous est particulièrement racontée, dans sa solennité émouvante, la récente fête de Dollard à travers toute l'Amérique française.

Chronique Médicale

Allaitement Artificiel

(Suite)

Un médecin américain a pu dire que le lait était responsable d'un plus grand nombre de maladies et de morts que toutes les autres nourritures réunies, et cela pour plusieurs raisons: 1o. Parce que les microbes croissent facilement dans le lait. 2o. Parce que de toutes les nourritures le lait est le plus difficile à obtenir, manoeuvrer, transporter et livrer à la consommation propre et frais. 3o. Il est de toutes les nourritures la plus rapidement décomposable. 4o. Le lait est le seul aliment obtenu de source animale consommé à l'état cru. D'après le même auteur le lait peut contenir plus de microbes qu'on n'en peut trouver dans l'égout. La connaissance de ces faits devrait nous faire redoubler de mesures de prudence et exercer sur le lait qu'on nous livre le plus parfait contrôle.

La numération des microbes par centimètres cubes nous donnera une idée à peu près exacte de la qualité du lait. Cependant, l'espèce de ces microbes compte encore plus que la quantité. Nous avons vu que certaines maladies spécifiques, telle la tuberculose, la typhoide, etc., étaient transmises par le lait. Récemment, une affection sérieuse due presque entièrement au lait de vache, l'angine septique sévit à l'état d'épidémie dans la ville de Boston. Il y eut 20,000 cas avec une mortalité élevée.

Les bactéries naturelles du lait sont les plus nombreuses. Elles se reproduisent avec une rapidité étonnante. On estime qu'une bactérie, laissée sans contrôle, se multiplierait 1,700,000 fois en 24 heures. Pour garder au lait sa douceur il importe de réduire le nombre de ces bactéries.

Les microbes de putréfaction, quoique moins nombreux, sont plus dangereux. Ils existent dans le lait non traité et sont la cause, l'été, d'un grand nombre de troubles intestinaux. Un nombre trop considérable de ces microbes indique de mauvaises conditions sanitaires dans la production ou la manipulation du lait, ou encore un espace de temps trop considérable depuis la production ou le traitement par ébullition ou pasteurisation.

Un lait trait proprement et conservé à basse température ne doit pas contenir un nombre élevé de bactéries. Il est facile pour un bactériologiste d'en faire la numération et c'est là un contraste que les consommateurs pourraient utiliser plus souvent et avec profit. L'expérience démontre qu'un lait dont la teneur en bactéries ne dépasse pas 50,000 par centimètre cube est un bon lait. Plus que 100,000 par centimètre cube et surtout quelques heures seulement après la traite, le lait est condamnable.

Les aliments d'exception ne doivent être employés que temporairement lorsque l'enfant ne digère ni lait stérilisé, ni lait bouilli, ni lait cru. La plupart des manipulations de laboratoire altèrent les qualités nutritives du lait; souvent même elles provoquent le rachitisme et le scorbut, surtout lorsqu'on n'a pas le précaution de donner en même temps des substances anti-scorbutiques telles que jus de citron, orange ou raisin.

Certains laits digérés artificiellement avec pegnine ou atural sont excellents lorsque le lait stérilisé ordinaire est mal digéré. Le lait de beurre, le lait condensé, le lait hypersucré à 10% et stérélisé sont des laits d'exception qu'on n'utilise pas d'emblée.

On trouve sur le marché, aujourd'hui, beaucoup de farines commerciales très utiles dans certains cas particuliers. Les plus recommandables sont l'Allenbury's Food et le Horlick's Malted Milk, composées de lait sec en poudre combiné avec des céréales diastasecs (amidon converti en sucre). Il est évident que l'usage de ces poudres exige une direction experte afin de les adapter à chaque cas particulier. On ne saurait se fier aux formules préparées d'avance par le manufacturier.

Dr E. DESROCHERS.
472½, DesMeurons, St-Boniface.

Notre concours d'histoire

DEUXIEME PRIX DE LA DEUXIEME CATEGORIE

Gertrude Kelly, 11 ans, Académie St-Joseph, Saint-Boniface

Seule dans sa chambre, Marguerite est assise près de la fenêtre. Elle parait toute absorbée dans sa lecture.

— Que fais-tu donc? lui demande sa petite soeur Jeanne. Il faut que ton livre soit très intéressant et même captivant pour te retenir dans la maison quand tout chante et tout rit dehors...

Marguerite. — En effet, petite, mon livre est plus beau que la nature; je ne le quitterais pas pour écouter tous les plus harmonieux concerts des oiseaux.

Jeanne. — Veux-tu m'en dire le nom.

Marguerite. — Volontiers; c'est Marguerite Bourgeoys.

Jeanne. — Oh! Oh! je sais maintenant pourquoi tu es si intéressée dans cette lecture; c'est parce que tu t'appelles Marguerite. Toi si sérieuse, tu vas, sans doute, essayer d'imiter cette sainte... Et vraiment, je brûle de savoir tout ce qu'elle a fait pour voir si tu vas réussir aussi bien qu'elle. Cela m'encouragera à lire la vie de quelque sainte Jeanne que je pourrai imiter aussi... Car j'avoue que tous ces saints personnages me découragent avec leurs grandes et héroiques actions. Je me sens si petite, si faible, si peu de chose près d'eux que je me crois inutile sur la terre. Cela n'est pas bien, puisque Dieu n'a rien créé d'inutile. Qu'en penses-tu, grande soeur?

Marguerite. — Tu raisonnes fort bien, et je vois que tu es assez sérieuse pour comprendre la belle histoire que je me ferai un plaisir de te raconter. Ne t'imagines pas, cependant, que pour être utile, il faille faire des choses grandes comme les grandes âmes dont nous lisons la vie. La vraie grandeur, comme la valeur d'une personne, se voit dans la manière dont elle fait son devoir. Toi, petite, tu seras grande devant Dieu, si pour Lui plaire, tu t'acquittes joyeusement de tous tes petits devoirs, tant à la maison qu'à l'école, parce que le bon Dieu ne demande que cela de toi.

Jeanne. — Pourquoi donc, alors, lire des merveilles si on ne doit faire toujours que de petites actions.

Marguerite. — Pour apprendre des saints à sacrifier nos intérêts au bon plaisir de Dieu, au bien de la patrie et au salut des âmes.

Jeanne. — Bien dit!... Vite, commence l'histoire; j'ai hâte de savoir comment on peut se sacrifier pour faire le bien.

Marguerite. — Je commence...

Marguerite Bourgeoys naquit le 17 avril 1620; c'était un vendredi saint. Son père et sa mère étaient riches en vertus mais pauvres en biens de la terre...

Jeanne. — Mais, Marguerite sera heureuse toute sa vie avec un bon papa et une bonne maman. Point de sacrifices là, je crois...

Marguerite. — Tu crois?... Elle perdit sa mère à l'âge de douze ans. Elle dut alors avoir soin du ménage, de sa petite soeur et de son petit frère.

Jeanne. — A douze ans, n'avoir plus de maman!... Puis être maitresse de maison... Que ce devait être triste!... Marguerite était-elle une bonne petite fille?

Marguerite. — Marguerite était pieuse et docile. Elle se fit des petites amies avec lesquelles elle jouait quelquefois, mais plus souvent elle les faisait venir pour prier et travailler, et ce fut là qu'elle commença sa première oeuvre.

Jeanne. — Je pourrais très bien faire cela moi aussi avec mes petites amies. Jouer, travailler et prier, cela plairait beaucoup au bon Dieu. Continue, j'aime bien cette histoire; je ne t'interromperai plus.

Marguerite. — Marguerite fut admise dans la Congrégation de la sainte Vierge des Enfants de Marie et fut choisie présidente aux premières élections. Dieu fit à Marguerite des faveurs extraordinaires. Un jour que Marguerite était agenouillée devant le Saint-Sacrement, elle vit à la place de l'hostie un enfant d'une beauté céleste. Marguerite désirait se consacrer au bon Dieu, mais à son grand regret on refusa de l'admettre d'abord chez les Clarisses et ensuite au Carmel.

Après la mort de son père elle demeurait chez Madame Chuly, soeur de Monsieur de Maisonneuve qui, lors d'un de ses voyages en France, fut touché des désirs généreux de cette grande dame et lui demanda de venir comme institutrice au Canada. Marguerite fit donc ses adieux à sa famille et à sa patrie, et partit pour le Canada en l'année 1653, où elle rencontra Mlle Jeanne Mance et se lia d'amitié avec elle.

Jeanne. — Oh! voici une Jeanne... Comme je vais écouter... Continue...

Marguerite. — Je vais finir l'histoire de Marguerite et je te parlerai de Jeanne une autre fois. Dans son voyage de France au Canada, une fièvre contagieuse se déclara sur le bateau et Marguerite commença ici son apostolat en se dévouant pour les malades.

Elle arriva à Québec le 22 septembre et se rendit à Montréal après un bref séjour chez les Ursulines. Elle passa quatre années à visiter les malades, ensevelir les morts, consoler les affligés, instruire les ignorants, blanchir et raccommoder les habits des pauvres et des soldats. Ces quatre années écoulées, plusieurs enfants furent en âge d'aller à l'école. C'est alors que Monsieur de Maisonneuve mit à la disposition de Marguerite Bourgeoys une étable de pierre où la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame commença son office de maitresse d'école.

Jeanne. — Commencer une classe dans une étable, ce n'est pas très relevé cela, il me semble...

Marguerite. — Dieu, chère petite, a des manières à Lui de commencer des grandes oeuvres, et rien ne lui plait plus que l'humilité et la charité.

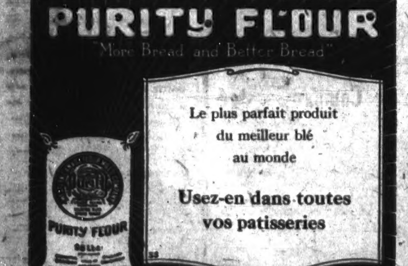
Bientôt Marguerite eut besoin d'aide; elle alla chercher des auxiliaires en France. Ces courageuses filles, sous la direction de Soeur Bourgeoys, se dévouèrent avec ardeur à l'instruction de la jeunesse de Ville-Marie. A la suite de nombreuses demandes, les Soeurs ouvrirent plusieurs classes à Québec. Il y eut aussi des missions dans les campagnes, notamment à Champlain, à la Pointe-aux-Trembles, à Boucherville.

Au milieu de tous les travaux qui prenaient ses journées et une partie de ses nuits, Marguerite Bourgeoys priait et s'imposait des mortifications étonnantes; puis elle excellait dans la résignation à la volonté de Dieu, dans l'humilité et la charité. Elle atteignit un très haut degré de perfection, et Dieu lui donna le don des miracles.

La veille du 1er janvier 1700, elle s'affaissa. On vit qu'elle allait mourir. Point de plaintes dans ses souffrances; on l'entendit, douze jours durant, pousser des aspirations brûlantes d'amour. Elle reçut avec une ardeur séraphique les derniers sacrements de la Sainte Eglise, et tomba dans une paisible agonie qui dura trois jours. Les mains modestement croisées sur sa poitrine, elle s'endormit doucement du sommeil des prédestinés, dans la quatre-vingtième année de son âge.

Jeanne. — Quelle touchante histoire! Comme je l'aime cette Marguerite qui maintenant orne le beau parterre du bon Dieu. Je sens en moi un grand désir de me sacrifier pour Jésus et lui gagner des âmes. Merci, grande soeur; chaque fois que je serai maussade, tu me parleras de ta Marguerite... et je deviendrai sage.

Marguerite. — Chère petite, prions cette grande sainte du Canada qui du haut du ciel doit s'intéresser beaucup aux petits Canadiens. Demandons-lui de nous donner le goût de la piété et la force de sacrifier le plaisir au devoir, chaque fois que le bon Dieu l'exigera de nous.



CHRONIQUE

Page Féminine

Vivre ou se laisser vivre?

par Jacques Herbé.

Vivre ou se laisser vivre? Telle est la question qui se dresse au seuil des méditations de tout adolescent quand s'ouvre, devant sa conscience recueillie, la longue perspective d'une vie, dont ses yeux, mal dessillés encore, n'aperçoivent guère l'aboutissement lointain...

Vivre ou se laisser vivre? Telle est la double conception de la vie que les éducateurs doivent analyser, pour suggestionner leurs pupilles et orienter ceux-ci sur la voie, la seule voie qui mène sûrement au but unique de toute vie humaine.

Vivre, c'est lutter, c'est semer sur la route l'effort, l'effort toujours douloureux, c'est se vaincre, c'est vaincre les ennemis embusqués à tous les tournants du chemin.

Vivre, c'est combattre, et dans un incessant combat, les penchants naturels originellement dépravés, c'est travailler, c'est souffrir.

Se laisser vivre, c'est suivre aveuglément les impulsions instinctives de la nature, c'est se laisser glisser sur la pente du facile, c'est sommeiller sur le mol oreiller de la nonchalance, c'est —ô lâcheté illogique!—n'avoir d'énergie que pour éviter les efforts généreux, c'est éteindre la défaite avant d'avoir combattu, c'est se constituer le docile esclave de ses passions, c'est devenir une inutilité ou une nuisance sociale.

Car il n'y a pas de milieu, ou il faut cheviller cette idée dans la mentalité de nos jeunes gens: ou bien ils vivront et ils seront des "animateurs", des créateurs d'ambiance, faisant rayonner sur leur entourage une bienfaisante action; ou bien ils se laisseront vivre, et, sensibles à toutes les influences extérieures, ils correspondront passivement à toutes les suggestions du milieu qu'ils subiront en esclaves.

La vie morale, la vraie vie, est un perpétuel combat qui n'a que deux issues: la victoire ou la défaite; le sort des armes n'y est jamais incertain.

Qui n'avance pas recule. Vaincre ou être vaincu, c'est vivre ou se laisser vivre.

Il importe donc que tout éducateurs tienne ce langage à ceux qu'il est chargé de préparer à la vie.

Il faut que les jeunes gens veuillent vivre et ne consentent jamais à se laisser vivre.

Il faut qu'ils deviennent vertueux par volonté et non par occasion, que leurs dispositions au bien ne flottent point en épaves, au gré des circonstances que leur vie morale ne soit point livrée au caprice du milieu.

Il faut que chaque adolescent veuille devenir une personnalité, une unité agissante, un créateur de milieu pour les autres.

Il faut, en un mot, qu'il se prépare à être une cause et ne se contente pas de demeurer une unité passive, un instrument, un résultat.

La langue française a parfois d'étranges contradictions dans ses termes.

On dit parfois d'un homme qui a mésusé de la vie, qui a lâchement cédé à ses passions les plus basses, qui s'est laissé vivre: "Il a beaucoup vécu!"

Quelle erreur! C'est bien plutôt: Il est beaucoup mort qu'il faudrait dire, ainsi que le remarque Ernest Hello, ce grand penseur trop ignoré de la génération présente.

Offrons donc à nos jeunes gens l'idéal d'une vie pleine et généreuse: préparons-les à cette vie en ne les laissant pas s'enliser paresseusement dans l'inactivité, le laisser-aller, dans la mort.

Que lamentablement ils ne se laissent pas vivre, mais qu'ils aient l'ambition et la réalisent pleinement de vivre vaillamment.

Et pour cela, habituons-les à l'effort, inspirons-leur le goût du sacrifice, la volonté de vaincre et surtout de se vaincre.

"Quand il y a, écrivait Montalembert à son ami Lemarcis, deux lignes de conduite à suivre, appuyées sur des raisons également fortes, je cherche toujours à me décider pour ce qui me coûte le plus; je suis sûr ainsi de n'avoir pas sacrifié à mon égoïsme."

Oui, voilà le vrai secret de la vraie vie.

Apprenons-le à nos enfants, peu à peu, intelligemment, progressivement.

Qu'ils croient avec le poète que

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent. Ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.

Les autres ne vivent pas. Ils se laissent vivre ou, plus justement, se laissent mourir.

Et l'éducateur aurait fait faillite si son action n'aboutissait qu'à former des moribonds.

Jacques HERBE.

Feuilleton de La "LIBERTE" No 15

REVE DE SUZY

PAR

HENRI ARDEL

(Suite).

Elle avait un air calme et majestueux de statue. Mais la statue pouvait s'animer, et en cette minute où elle s'appuyait sur le bras de Georges, ses lèvres s'éclairaient d'un vrai sourire de femme.

Et lui, avec quel soin il l'aidait à descendre de wagon!

Une sensation indéfinissable qui ressemblait à une angoisse traversa le coeur de Suzy. Elle frissonna, secouée d'un désir irraisonné de s'enfuir, de ne plus voir ni Gladys, ni Georges, de se retrouver à Paris, blottie contre sa mère dont la tendresse l'envelopperait.

Désir fou d'enfant!... Est-ce qu'elle pouvait partir? Voici que lady Graham l'appelait:

— Suzy, que faites-vous ainsi, à l'écart?... Venez vite que je vous présente mon père et Gladys. Ils m'ont tant de fois entendue parler de ma fidèle petite amie.

Et Suzy vit sa main menue emprisonnée dans celle de Gladys, tandis que M. Tuffton lui adressait un cordial salut. A peine, elle le remarqua.

Une impatience la bouleversait de recevoir le bonjour de Georges...

Enfin, il lui parlait, lui disait quelques mots de bienvenue fort aimable!... Mais l'accent en était si mesuré, qu'il sembla tout à coup à Suzy entendre un étranger.

Etait-ce cette même voix aux vibrations froides, qui avait résonné frémissante, dans l'enclos plein de fleurs, répétant ce petit nom "Suzy"?

Brusquement, Suzy eut l'impression que jamais plus elle ne l'entendrait ainsi, que quelque chose était fini qui ne reviendrait plus...

Mais, au bout de quelques jours seulement, elle comprit qu'elle ne s'était pas trompée.

Sans doute, Georges de Flers lui témoignait toujours la même courtoisie; il l'entourait des mêmes soins dès que l'occasion s'en présentait. Seulement, on eût dit qu'il agissait ainsi par devoir d'homme du monde, parce qu'il était dans sa manière d'être de toujours témoigner à une femme un empressement chevaleresque; — non plus par plaisir!

Quand il causait avec elle, ce n'était plus de cette façon joyeuse et familière qui lui inspirait tant de confiance et la faisait spontanément parler de ses impressions, de ses goûts, de ses pensées. Aujourd'hui, il ne cherchait plus à les connaître... De même, jamais maintenant, il ne lui demandait de jouer les mélodies qu'il aimait. Si d'autres la priaient de se faire entendre, il ne venait plus occuper, pour l'écouter, sa place ordinaire près du piano.

Et la pauvre petite Suzy ne comprenait pas pourquoi il se montrait si différent à son égard de ce qu'il avait été tout l'hiver, — surtout de ce qu'il avait été un matin au Cannet!

Elle cherchait dans sa mémoire, afin de découvrir ce qui pouvait l'avoir éloigné d'elle. Par instants, il lui venait la tentation folle de l'interroger franchement, d'agir comme elle le faisait autrefois, quand elle était petite fille et croyait sa mère irritée contre elle, parce qu'elle la voyait plus sérieuse que de coutume.

Car jamais Suzy, même enfant, n'avait pu supporter que l'on fût sévère ou froid avec elle, sans lui dire la cause de cette sévérité ou de cette froideur. Très franche, elle aimait mieux s'entendre adresser un reproche, que de souffrir d'un mécontentement dont on lui taisait la cause.

Et personne à qui demander conseil! Oh! certes lady Graham se montrait toujours affectueuse et bonne... Leur vie commune les avait beaucoup liées. Mais Suzy était trop fière pour laisser voir quelle anxiété l'oppressait, et surtout pour avouer la cause de cette anxiété.

D'ailleurs, depuis l'arrivée de Gladys, son intimité avec lady Graham n'était plus la même. Les deux soeurs, heureuses de se trouver réunies, étaient toujours ensemble; et Suzy, discrète, évitait de se mettre en tiers dans les causeries quand lady Graham ne songeait pas à la retenir. La présence de Gladys lui rappelait brusquement qu'après tout, elle était seulement une étrangère dans la maison, en dépit du cordial accueil qu'elle y avait reçu.

Et son pauvre coeur, toujours avide d'affection, en souffrait malgré les sages conseils de sa raison, — parce qu'elle se heurtait en même temps à l'étrange attitude de Georges de Flers.

— Que lui ai-je fait?... Qu'a-t-il contre moi?...

Cette question, que chaque incident ramenait sur ses lèvres, y flottait encore tandis qu'elle s'habillait pour la soirée musicale de la comtesse de Pruynes.

Comme d'ordinaire, ce fut Georges qu'elle aperçut l'un des premiers en pénétrant dans les salons déjà pleins de monde, car à la vue de lady Graham, il s'avança avec empressement, prêt à lui frayer passage au milieu des nombreux invités.

Mais, déjà, M. de Pruynes lui avait offert son bras et la guidait vers les premiers rangs du public élégant qui écoutait le concert.

Mademoiselle, veuillez me permettre de vous conduire à la place que vous choisissez, dit à Suzy l'un des jeunes gens massés à l'entrée du salon.

Elle eut une imperceptible hésitation, espérant que Georges interviendrait, réclamerait ce soin dont elle l'avait vu si souvent implorer le privilège...

Mais non, il n'y songeait pas. La main gantée de Gladys s'appuyait sur son bras; et il écoutait, en souriant, les mots qu'elle lui disait du bout de ses belles lèvres admirablement modelées.

Une seconde, Suzy ferma les yeux. Puis, soutenue par son instinct de femme du monde, elle dit, s'efforçant de sourire:

— Je n'ai pas de préférence marquée... Conduisez-moi du côté de lady Graham... Procurez-moi, s'il est possible, un petit coin solitaire!... J'adore entendre la musique sans être troublée par rien, sans voir ni les artistes ni le public.

— Vous êtes une vraie wagnérienne, alors?

— Peut-être bien! fit-elle avec un haussement d'épaules indifférent.

Le voeu de Suzy était rempli. Son cavalier — hôte assidu de la villa Graham — l'avait placée à l'extrémité du cercle des jeunes filles, dans la profonde embrasure d'une porte, où l'enveloppaient presque les plis d'une portière qui séparait le salon de la petite serre y attenant.

De là, elle écoutait le concert, les paupières baissées, dominée comme toujours par le charme que la musique exerçait sur elle. Elle connaissait la plupart des oeuvres qu'interprétaient des artistes dont la vue lui était cachée, selon son désir. Mais elle ne cherchait pas à leur donner un nom... Leur harmonie la berçait ainsi qu'un chant de rêve, remuant dans son coeur les fibres les plus profondes.

Etait-ce donc parce qu'elle avait souvent entendu à Paris plusieurs de ces mélodies, que les images de son home lui revenaient avec une intensité étrange, lui donnant la nostalgie de la maison, le désir ardent de se retrouver au milieu de ceux qui lui étaient chers, dont elle était aimée?...

Elle se prenait, aussi, à penser à André. Et voici qu'elle se rappelait, avec une sorte de remords, combien peu elle avait pris garde à lui, le soir où il était venu chez lady Graham... pour elle seule!... A peine, alors, avait-elle songé à le bien accueillir, lui si dévoué et si bon!...

Elle comprenait soudain qu'elle l'avait fait souffrir, et elle eût voulu lui en dire son regret, savoir guérir la blessure qu'elle lui avait faite.

— Maman, maman, murmura-t-elle, sans remuer ses lèvres closes, pourquoi n'étiez-vous pas près de moi?... Rien de tout cela ne serait arrivé! J'ai soif de vous!... Et puis, si vous étiez ici, vous comprendriez peut-être pourquoi il a changé?...

Des larmes montaient à ses yeux. Alors, pour fuir sa pensée, elle s'efforça de s'intéresser au seul concert, de laisser la musique agir, comme un baume, sur son agitation. La grande cantatrice, Sylvia Scharpi, commençait à chanter, un silence profond se faisait dans l'auditoire. Et, peu à peu, Suzy oublia son tourment. Tout son coeur vibrait avec l'admirable voix de l'artiste. Aussi, quand le violon reprit seul le chant, elle tressaillit, secouée par une impression désagréable, en entendant un murmure de conversation — très discret, d'ailleurs — dans la petite serre dont une portière la séparait.

Elle aurait voulu imposer silence à ces profanes, les supplier d'écouter... et pourtant ce fut elle qui, tout à coup, oublia et la Scharpi et le jeu frémissant du violon, et tout enfin! car il lui semblait reconnaître la voix de Georges de Flers.

Malgré elle, nerveuse, avec une attention qui lui serrait les tempes, elle chercha à distinguer les timbres différents des causeurs. L'un devait être M. de Pruynes, et l'autre... Oui, c'était bien Georges qui parlait... Un mouvement de Suzy avait écarté davantage la portière que son bras frôlait, et elle entendait maintenant sa voix aux vibrations veloutées, bien qu'il s'exprimât presque bas, d'un ton contenu.

Mais un silence attentif régnait dans le salon parce que la Scharpi reprenait son chant, et les moindres mots des deux interlocuteurs arrivaient distinctement aux oreilles de Suzy.

— De Flers, avouez que vous négligez la France pour l'Angleterre!

— Moi, comment cela?

— Mon cher, vous montrez une candeur adorable! Ne vous doutez-vous pas un peu, artiste inconstant, que la beauté de miss Tuffton est en passe de vous faire oublier le joli visage de Mlle Douvry?

Suzy quitta sa pose indifférente. Un frisson venait de la secouer dans tout son être. Soudain la musique ne résonna plus à ses oreilles que très lointaine, comme un chant douloureux dont le murmure soulignait la conversation qui se poursuivait près d'elle.

— Entre nous, savez-vous, de Flers, que vous paraissiez assez emballé en l'honneur de Mlle Douvry, quand vous vous êtes lancé à son secours, au Cannet?

— Mon ami, vous êtes d'une perspicacité merveilleuse! Vous avez raison, j'étais, je le reconnais humblement, si emballé — pour employer votre mot expressif — que si je n'étais parti le soir même, il ne me restait plus qu'à succomber à la tentation d'aller faire ma demande. Rien n'est traître comme les petites filles naïves!... On s'amuse à les observer, à voir en elles la première éclosion de la femme... Puis, un jour, on s'aperçoit qu'on s'est laissé prendre soi-même à cette étude intéressante, et il ne nous reste plus alors qu'à épouser ou à partir...

— Et vous êtes parti!

— Mon cher ami, je me défiais de mon imagination. Mlle Douvry est une délicieuse jeune fille, mais avouez qu'elle est impossible comme femme!... Elle n'a pas un atome de dot et aucune fortune en perspective.

— Oh! fit Suzy tout bas.

Elle serrait si fort son éventail entre ses doigts, qu'un feuillet se brisa.

Il y avait dans ce "oh!" de la stupeur, et aussi une impossibilité de croire aux paroles entendues, une révolte contre l'évidence même. Instinctivement, elle se détourna pour supplier Georges de lui dire qu'elle avait mal compris... Mais entre eux tombait, aussi infranchissable qu'une épaisse muraille, le tissu soyeux de la portière dont les convenances lui interdisaient de soulever un pli même.

Toujours plus passionné, montait le chant de la Scharpi; mais Georges de Flers ne semblait pas l'entendre, lui qui se disait un fervent adorateur de musique.

Il répondait au comte de Pruynes de sa belle voix chaude qui avait murmuré à Suzy des paroles très douces dans le petit enclos fleuri... Aujourd'hui, l'accent en était sceptique et léger.

— Que voulez-vous, de Pruynes... je me connais trop pour pouvoir me faire d'illusions sur mon compte. Si, dans un beau moment d'enthousiasme, j'avais offert mon nom à Mlle Douvry, je sais parfaitement que, dans mon for intérieur, j'aurais plus d'une fois, ensuite, regretté mon intempestive prière... J'ai une foule d'habitudes, de goûts de luxe — peut-être excessifs, je l'avoue! — mais qui me sont très chers et auxquels il me faudrait renoncer si j'épousais une femme sans fortune... De plus, Mlle Douvry jouit d'un certain nombre de frères et de soeurs, à l'avenir desquels il faudrait peut-être aussi songer, à un moment donné... Non! j'y ai réfléchi; décidément, restreindre mes dépenses, faire des économies, me charger de responsabilités, c'est là, je l'avoue à ma honte, une vertu tout à fait en dehors de mes moyens!... Mon cher, les idylles ravissantes, dans les romans surtout...

Quelles inflexions dédaigneuses soulignaient les paroles de Georges!... Suzy ne le voyait pas, mais elle sentait l'air de nonchalance hautaine dont il les prononçait.

Elle ne doutait plus, maintenant!... Quelque chose venait de mourir en elle; la foi enthousiaste et naïve qu'elle lui avait vouée. Elle ne l'estimait même plus; avec toute la rigueur de sa jeunesse généreuse, elle le jugeait, et sur ses lèvres, un cri éperdu montait:

— Taisez-vous!... Par pitié pour vous-même, taisez-vous!

Elle eût voulu ne plus rien entendre, ni savoir, mais oublier, fermer les yeux, et puis dormir longtemps, longtemps, jusqu'au jour où la vie aurait emporté, loin d'elle, Georges de Flers.

Et pourtant, en dépit de toute sa volonté, elle distinguait encore ses paroles qui lui arrivaient plus vibrantes que les derniers accents de la Scharpi:

— Vous me demandez, de Pruynes, pourquoi je suis revenu à Cannes?... Parce que, maintenant, je me suis ressaisi, je suis sûr de moi... D'ailleurs, je me tiens en garde contre toute surprise!... Le poème était charmant, mais, j'en ai fini la lecture. Et, après tout, peut-être avez-vous raison, et la beauté de miss Tuffton m'a-t-elle aidé à l'achever...

Autour de Suzy, c'était toujours le même cadre aristocratique et souriant; les grappes de fleurs semées à profusion qui emplissaient l'air d'un parfum pénétrant; la lumière ruisselant sur les épaules des femmes apparues dans la soie claire des corsages, le fouillis vaporeux des dentelles; puis, à travers le salon, un battement d'éventails, léger comme un vol d'oiseau.

Dans sa poitrine, le coeur de Suzy battait à se rompre. Mais ses yeux pleins de flamme demeuraient secs. Un souffle d'intense mépris passait sur elle comme un tourbillon, étouffant à jamais l'élan juvénile qui avait jeté vers Georges de Flers son âme fraîche de jeune fille.

Ainsi, il l'avait aimée!... Il ne s'en cachait pas... Mais lui, l'artiste, l'homme du monde chevaleresque, il l'avait aimée jusqu'à la bourse.

S'il eût été pauvre encore, elle lui eût pardonné, elle l'eût excusé de la fuir... Mais non! Georges de Flers était riche, très riche. Elle avait été le témoin, depuis plusieurs mois, de la façon princière dont il usait de sa fortune. Et, d'ailleurs, il l'avait déclaré sans embarras au comte de Pruynes, s'il ne voulait pas faire sa femme de Suzy, c'était afin de n'avoir à rien sacrifier du luxe raffiné dont il se plaisait à vivre entouré.

Elle l'avait vu généreux, pourtant! Quand deux mois plus tôt, un coup de vent avait fait périr en mer des pêcheurs du pays, il avait été le premier à offrir pour eux son aumône à lady Graham; il avait donné aussitôt l'une de ses plus remarquables toiles pour la tombola organisée en leur faveur... Et ce jour-là même — Suzy s'en souvenait avec une amertume poignante — elle s'était sentie plus encore rapprochée de lui, car il semblait partager la pitié qu'elle ressentait pour les malheureux naufragés.

Et c'était le même homme qui venait de prononcer les paroles d'impitoyable égoïsme dont le souvenir la torturait comme une brûlure. Suzy était encore très jeune. Elle ignorait qu'il est une générosité qui fait partie des devoirs de l'homme du monde, dans laquelle le coeur n'a rien à voir. Et cette générosité-là, Georges de Flers la possédait, pleine et entière.

Elle ressentait la même intolérable angoisse que si elle l'eût vu se dégrader devant elle, lui qu'elle avait connu toujours prêt à comprendre et à admirer ce qui était beau!... Quels mensonges disait-il donc alors?

Ainsi qu'une rumeur lointaine, elle entendait dans le salon des applaudissements enthousiastes. Mais elle ne songeait plus ni au concert, ni à la Sacharpi, ni à aucun artiste... Etait-ce le langage de Georges que l'on accueillait ainsi?... Le bruit de ses acclamations lui était douloureux, et, machinalement, elle porta la main à son front qui lui faisait mal.

Elle savait donc maintenant pourquoi Georges avait brusquement quitté Cannes! Et elle s'était inquiétée de son départ! Elle avait été heureuse de son retour! Et, naïve, elle avait craint de l'avoir blessé en quelque chose, le voyant changé pour elle depuis qu'il était revenu!

— C'est affreux! C'est affreux! murmura-t-elle avec un sursaut de révolte. Oh! que c'est mal à lui d'avoir agi ainsi!... Et que c'est cruel de ne pouvoir plus l'estimer!

Toute sa fierté, aussi, frémissait à la pensée que pour Georges, elle avait été à peine plus qu'une distraction, rejetée quand il l'avait jugée dangereuse pour sa propre tranquillité.

Confusément, en dépit de son inexpérience, Suzy comprenait que cet homme d'honneur, selon le monde, n'avait pas agi loyalement envers elle. Il avait pris plaisir à la regarder vivre — comme il eût respiré une fleur — sans s'inquiéter une seconde de ce qu'elle penserait des attentions constantes qu'il lui prodiguait, surtout pour sa propre satisfaction.

S'il était parti, ce n'était pas par intérêt pour elle, c'était par prudence pour lui-même, parce qu'il se défiait de son imagination.

Et elle n'avait rien deviné!... Elle lui avait livré sans compter ses impressions, ses désirs naïfs, ses rêves de petite fille enthousiaste, croyant rencontrer une affectueuse sympathie d'ami, là où il n'y avait qu'une curiosité de dilettante.

Oh! quelle horreur elle éprouvait pour son égoïsme souriant, sa sécheresse d'âme!...

— Ne trouvez-vous pas que cette Sérénade vient d'être admirablement exécutée? demanda, se tournant vers Suzy, une jeune fille assise à quelques pas d'elle.

Elle répondit: "Oui" sans savoir ce qu'elle disait même. Elle n'avait rien entendu et elle pensait:

— Oh! pourquoi ai-je su la vérité! Pourquoi!...

Il se faisait un remous de soies froissées à travers le salon, car les femmes se levaient, la première partie du concert étant achevée. Devant elles, les hommes s'inclinaient au milieu du bourdonnement joyeux des conversations et les conduisaient vers le hall où, sous de gigantesques palmiers, le buffet était dressé.

Suzy, elle, restait immobile, lasse, très lasse, agitant son éventail d'un geste inconscient, regardant, farouche, les couples qui défilaient devant elle. Un flot d'indicible amertume gonflait son coeur, meurtri de sa brutale rencontre avec la réalité.

Tous ceux qui étaient là pensaient sans doute comme Georges de Flers! Pas un des jeunes gens dont elle avait reçu les hommages empressés durant l'hiver n'eût daigné l'accepter pour femme... Sans dot!

Sans doute les choses devaient ainsi se passer, puisque Georges de Flers l'avait déclaré sans embarras, comme s'il se fût agi d'un fait d'une évidence absolue... De même, M. de Pruynes avait accueilli ses paroles.

Que faisaient la jeunesse de Suzy, son charmant visage, — un sujet d'inspiration pour Georges de Flers! son talent d'artiste, les qualités que la nature avait pu lui donner!... Rien! Rien! Elle était sans dot!

Et tous les hommes en jugeait ainsi...

Tous?

Soudain, au fond de la pensée de Suzy, se dressa le visage sérieux d'André Valbert. Allait-elle donc le méconnaître une fois de plus?

Lui, était venu à l'heure où l'avenir était sombre, où la vie se faisait lourde pour elle. Il avait voulu l'aider à porter son fardeau, prêt à se dévouer tout entier, si elle voulait bien le lui permettre.

Et elle l'avait repoussé, en petite fille étourdie et folle, sans deviner la valeur de cet homme qui dominait Georges de Flers de toute sa générosité.

Il n'était pas un mondain blasé, lui, mais un homme de coeur, incapable de mensonge et de calcul. Jamais il n'eût parlé ni agi comme l'avait fait M. de Flers, Suzy en éprouvait la certitude absolue; et, dans ce bouleversement de tout son coeur, elle se réfugia, éperdue, dans le souvenir d'André, parce qu'elle était sûre de pouvoir l'estimer, lui!

Elle avait vu Georges se diriger vers le hall, ayant Gladys à son bras. Au bout d'une seconde, il reparut dans le salon, semblant chercher quelqu'un... Etait-ce elle? Allait-il recommencer son jeu de tout l'hiver?... — Comme elle avait eu foi en lui, pourtant!... Comme elle lui avait ouvert, sans crainte, l'entrée de sa jeune âme!

En effet, il venait de son côté, et son visage s'éclaira quand il la vit:

— Mademoiselle Suzanne, voulez-vous me permettre de vous offrir le bras pour aller rejoindre lady Graham qui est au buffet et vous demande?

Elle leva les yeux vers lui, incapable de répondre. Mais sans doute ses prunelles brunes exprimaient quelque chose de la tempête qui traversait sa pauvre âme, car Georges demanda vivement:

— Qu'avez-vous? mademoiselle. Etes-vous souffrante?

— Souffrante, moi?... Oh! non!

Sa propre voix sonnait à son oreille comme celle d'une étrangère. Tout lui en paraissait changé, et elle eut peur que Georges ne le remarquât et ne la questionnât... A aucun prix il ne devait savoir qu'elle l'avait entendu!

(A suivre)

Le culte perpétuel de Saint Joseph



(*Quinzième article*)

Comparez la conduite d'à présent, chers Associés du Culte Perpétuel, avec celle de nos pères, et dites si de nos jours il n'y a pas une diminution sensible de l'esprit chrétien, dont nous vous entretenons depuis quelques semaines. Jadis, quand un homme faisait un affront public à sa religion, sa considération était à jamais perdue: il était méprisé de tous, conspué, rejeté de toute société vraiment chrétienne. Aussi de tels scandales étaient-ils fort rares, au lieu qu'ils se multiplient aujourd'hui...

Voyez encore comme à mesure que la religion perd du terrain dans la société la criminalité augmente, la rivalité des classes va grandissante, l'autorité sous toutes ses formes est méconnue, les haines, les convoitises s'étalent au grand jour. Et c'est logique. S'il n'y a pas un paradis plus tard pour me récompenser d'avoir été bon et d'avoir souffert avec patience, pourquoi n'essaierais-je pas d'avoir ma part, la plus grande part possible de bonheur sur la terre, même si cela doit nuire à mon voisin? Tant pis pour lui. S'il n'y a pas d'enfer pour me punir, qu'ai-je à craindre? La police? Oui, peut-être, mais il est des crimes secrets que la police ne punit point, il en est d'autres dont elle ne retrouve jamais les auteurs. Risquons donc et cherchons la jouissance sous toutes ses formes, courons à la noce de tous les plaisirs, ne serait-ce que pour un jour... Malheur, trois fois malheur aux peuples, aux familles où les enfants reçoivent de leurs parents, de leurs éducateurs, de leur entourage l'idée, oui l'idée seulement d'un pareil raisonnement: ces peuples sont finis, ces familles sont perdues, car il n'y a pas de paix et de bonheur sans l'ordre établi par Dieu, et cet ordre nous oblige à devenir des saints pour nous pousser à être heureux. *"Quand l'homme"*, dit Mgr Gay, *"est bien convaincu que Dieu et le bonheur sont une seule et même chose, il a déjà un pied en paradis."*

"O saint Joseph, entendez le cri de notre piété confiante. Gardez sous votre protection ce pays qui vous fut consacré en 1637. Conservez-lui la foi des anciens jours, les vertus qui ont fait sa force et sa gloire, afin que, dignes Fils de l'Eglise, nous puissions un jour être par vous présentés à Jésus et à Marie dans le ciel!"

(*A suivre*)

ON NOUS ECRIT:

Saint-François de Sales, Qué. — "Je suis heureux aujourd'hui d'être associé au Culte Perpétuel de saint Joseph, et surtout de m'être recommandé à saint Joseph pour ma santé. Depuis six mois je souffrais de dyspepsie nerveuse par suite d'une opération mal réussie, j'étais complètement découragé, et j'avais tout abandonné. Mais aujourd'hui, grâce à saint Joseph, je suis très bien rétabli, et ma journée de travail ne me fatigue pas. J'ai passé ma journée de Culte à peu près comme vous le conseillez, bien pieusement. Depuis j'ai toujours récité tous les soirs les Litanies de saint Joseph, et j'ai promis de les réciter toujours."—A. O.

Makinak, Man. — "As you would like to know how we have passed the day of St. Joseph, I may say that, first thing in the morning, we said the seven Paters, Aves *and* Glorias, *and recited the seven Sorrows and Joys of St. Joseph, and at night the prayers, etc., which are indicated. As there is no Mass we tried to do the best we could with prayers." — Mrs. F. O'C.*

Magnifique approbation épiscopale. — Notre Révérend Père Provincial nous communique la lettre suivante, qu'il a reçue de Sa Grandeur Mgr O. Charlebois, Vicaire Apostolique du Keewatin. Réjouissons-nous!

"Bien cher Père,

"Votre association du Culte Perpétuel de saint Joseph m'est bien connue puisque j'en fais partie. Son but et ses moyens sont excellents. Je ne puis trop la recommander. Elle mérite une bénédiction spéciale, que je lui accorde de tout coeur. C'est donc avec plaisir que je vous autorise à la répandre dans mon Vicariat. Je vous souhaite plein succès." — Signé: Ovide, O.M.I., Vic. Apost. du Keewatin.

GLOIRE AU PERE VIRGINAL DE JESUS!

MAISON SAINT-JOSEPH,
Otterburne, Man.

Dieu sauve l'Irlande

(La Croix, Paris)

Ce vieux cri, poussé en quelque endroit que se trouvent réunis des Irlandais, est plus que jamais à l'ordre du jour. Quoique ne nous parviennent que des échos lointains de ce qui se passe dans la verte Erin, la vérité finit toujours par se faire jour.

On avait fondé de grands espoirs sur l'ouverture annoncée d'une ère nouvelle: on assurait que M. Lloyd George renonçait à une intransigeance qui n'avait donné que des fruits amers; qu'il consentait à "causer" avec M. de Valéra. Ces bruits sont tombés dans l'eau. Cependant, ayant reconnu tous deux: M. Craig, représentant autorisé de l'Ulster, qu'il n'était pas à même d'imposer ses vues au sud de l'Irlande; M. de Valéra qu'il ne pouvait imposer les siennes au Nord, ces messieurs se sont rencontrés et ont échangé leurs revendications réciproques: c'était le meilleur moyen d'arriver à une solution fort désirable. Ce colloque n'a jusqu'à présent donné que des résultats douteux.

L'élection des deux Parlements, qui s'est opérée fin de mai, pourra peut-être, étant donné qu'elle a éclairé la situation d'un jour aveuglant, amener un résultat plus pratique et mettre fin à ce que M. Lloyd George a lui-même qualifié de la "guerre d'Irlande". Peut-être M. Craig n'a-t-il été que le précurseur d'un personnage plus important encore, pour le règlement de la question irlandaise. Le seul fait qu'il y ait eu rencontre — rencontre dont personne n'a connu les détails, — a redonné espoir à tous les hommes de bonne volonté et à tous les véritables patriotes intelligents. C'est déjà quelque chose! Mais "l'Irlande du Nord", avec ses quatre comtés sur trente-deux, et encore quatre comtés panachés d'opposition, doit comprendre que son intérêt lui conseille de s'entendre avec ses co-insulaires.

Les élections du Parlement de l'Irlande du Nord, délimitée soigneusement par le nouvel acte du home rule, ont donné, sur cinquante-deux sièges, une minorité respectable de douze membres aux sinn-feiners républicains, tels que M. de Valéra et M. Arthur Griffith, et cette minorité eût sans doute été accrue si une pression formidable ne s'était exercée sur nombre de votants.

Au Parlement de l'Irlande du Sud, c'est-à-dire dans tous les comtés du Sud, de l'Ouest et de l'Est, tous les candidats sinn-feiners ont été élus sans concurrents, sauf quatre, élus par l'Université de Dublin, qui est imbus d'impérialisme anglais. Ces élections se sont déroulées dans un calme inconnu jusque-là en Irlande. Cinq femmes furent élues. Mais il n'est pas inutile de noter que plus de la moitié des nouveaux députés choisis sont en prison, et que parmi ceux qui n'y sont pas, beaucoup y ont été, pour leurs opinions. C'est une imposante manifestation de protestation.

Cependant, les luttes à main armée continuent. On appelle attentat tout ce qu'on reproche aux Irlandais, et représailles ce dont les Irlandais ont à se plaindre. Qu'on appelle les hostilités du nom qu'on voudra, il n'en faut pas moins constater que ce sont deux armées qui se trouvent en présence et se sont déclaré une guerre ouverte. Les troupes anglaises sont concentrées dans quelques garnisons, en dehors desquelles l'ordre règne, et en dehors desquelles elles n'auraient garde de s'aventurer. Jamais les Anglais n'ont pu citer un cas où une agression se soit produite contre des civils anglais. Leurs communiqués ne mentionnent que des attaques contre des "patrouilles" et si parfois des femmes se sont trouvées mêlées à ces bagarres, il est prouvé que les Anglais s'en servaient comme paravent pour éviter les coups.

M. de Valéra s'en est expliqué: "Ce n'est que ceux qui ignorent complètement les circonstances, sont aveugles de parti pris ou ne réfléchissent pas, qui peuvent parler d'embuscades comme s'il s'agissait de quelque chose de criminel de par sa nature. Le gouvernement anglais a choisi sa terminologie avilissante, et la presse neutre elle-même n'en sort pas d'habitude. Nous avons tout simplement accepté l'état de guerre que l'on nous a imposé, et nous continuerons à nous défendre de notre mieux."

Ce que M. Lloyd George appelle une bande d'assassins, M. de Valéra expose ainsi ce qu'elle est en réalité:

"Un des premiers actes du gouvernement de la République irlandaise fut la prise en contrôle des forces armées de la nation. Nous avons façonné ces volontaires en une force qui est l'arme militaire du gouvernement. Cette armée est par conséquent une armée régulière d'Etat, sous le contrôle civil des représentants élus du peuple; elle a une organisation et une discipline imposée par ces représentants et est commandée par des officiers nommés par eux. C'est une armée nationale de défense.

"Les forces anglaises sont dans notre pays en envahisseur sur le pied de guerre, comme elles l'ont elles-mêmes déclaré. Si elles font usage de leurs tanks et de leurs automobiles blindées, pourquoi hésiterions-nous à nous servir de l'abri des murs de pierre et de béton?"

La Commission nommée par le parti travailliste anglais, qui enquêta récemment sur la situation en Irlande, fait la description suivante de l'armée républicaine irlandaise:

"Aux forces de la Couronne s'opposent les volontaires républicains. L'armée irlandaise se compose probablement de 216 bataillons de 100 à 1,000 hommes chacun; mais elle est beaucoup plus formidable que pourrait l'être une armée quelconque levée dans un pays de 3 millions d'habitants. Si elle fonctionnait comme armée, il lui faudrait se concentrer, alors on pourrait la vaincre sans difficulté. Mais dans sa forme actuelle, elle vit et se bat dispersée: à tout moment, elle est partout et nulle part. La sympathie et l'aide que l'immense majorité de la population lui accorde sont plus efficaces aujourd'hui qu'à n'importe quelle époque précédente. Les volontaires sont maintenant nourris et hébergés par des gens qui, il y a trois ans, n'étaient certainement pas des sinn-feiners et dont quelques-uns étaient même des unionistes. Si grande a été la provocation des forces de la Couronne, que 80 pour 100 des Irlandais accueille maintenant le meurtre des policemen et le jet de bombes contre les camions militaires, avec la même résignation philosophique affichée par M. Lloyd George à l'égard de la méthode de l'incendie, du pillage militaire et de l'assassinat de civils sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfants. La politique de représailles ruinera la partie de l'Irlande en dehors de l'Ulster, mais ne vaincra pas les volontaires."

Qu'est-ce que c'est au juste que les "forces de la Couronne", qui sont opposées à l'armée nationale irlandaise? Ce sont les Black and Tans. On ne se doute pas en France de l'oeuvre néfaste qu'ont accomplie ces fameux membres de la police qu'on nomme ainsi. "Leurs méthodes, nous écrit un religieux de Dublin, ne sont pas au-dessous de celles dont les Allemands usaient dans les pays envahis. Même en Angleterre, leur nom est méprisé par toute personne qui se respecte. Malgré les efforts du gouvernement anglais, la vérité commence à se faire jour."

Le refus réitéré du gouvernement de M. Lloyd George de permettre la tenue d'une enquête parlementaire ou judiciaire propre à exposer les faits au grand jour a rendu inévitables celles qui ont été faites en dehors de lui par des groupements divers, tant anglais qu'américains. Et ces enquêtes ont été désastreuses pour le bon renom du gouvernement britannique. Il en est résulté ce que celui-ci n'avait sans doute pas prévu: une vague immense de sympathie, qui va chaque jour en s'étendant, s'est répandue en Europe et en Amérique, et dans les Dominions même, pour la cause irlandaise.

L'Angleterre en a assez de cette guerre qui la touche également dans ses intérêts économiques.

"Ce pays est malade et fatigué du règne de la baïonnette et du bâton en Irlande, et des tentatives désespérées de supprimer par la loi martiale les aspirations légitimes d'une nation généreuse."

Telles sont les paroles que M. Lloyd George prononçait en 1890, quand il briguait les suffrages des électeurs de Carnavon. Il s'indignait alors du régime que le gouvernement anglais maintenait en Irlande. Mais qu'était ce régime au regard du régime actuel?

Dieu sauve l'Irlande!

R. Le CHOLLEUX.

Dans le mois d'avril la succession de M. Paterson, de Toronto, montant à $57,[illegible], a été confiée à la Toronto General Trust.

Celle de Sir Frank W. Bailey, à Toronto, consistant en $1,316,[illegible], a été confiée à la National Trust.

Celle du juge B. M. Britton, consistant en $3,363,334.00, a été confiée à la National Trust.

Celle de William Hall, de Stouffville, Ont., consistant en $65,864.00, a été confiée à l'Imperial Trust Co. Celle de M. Englehart, consistant en plus de $2,000,000.00, à une compagnie de trust de Toronto.

Celle de la [illegible] veuve de Sir John Alex. McDonald [illegible] confiée à la Royal Trust.

Voilà la preuve la plus [illegible] que les personnes riches et en état de faire leurs affaires avec soin, confient leurs affaires aux Compagnies de Trust de préférence aux exécuteurs privés.

Oh! qu'il est malheureux d'être sans croix! Quand nous ne souffrons rien, nous ne sommes pas conformes à Jésus-Christ; et c'est pourtant cette conformité qui est la véritable marque de notre prédestination.—Saint Vincent de Paul.

En Province

STE-ROSE-DU-LAC

Samedi après-midi, le 18 juin, les cloches de Sainte-Rose sonnèrent si joyeusement qu'ont eût dit qu'elles essayaient de gazouiller comme les oiseaux du ciel! Elles chantaient à tous l'arrivée de notre vénéré père, Mgr Sinnott, qu'un grand nombre de paroissiens étaient allés rencontrer à Sainte-Amélie. Sainte-Rose était en liesse, cela se sentait partout: les chemins étaient balisés, les maisons pavoisées, les figures toutes joyeuses... tout attestait l'allégresse générale.

Dimanche matin, dès les premières messes, de nombreux paroissiens s'approchèrent de la Table Sainte, mais ce fut surtout à la messe de 8 heures, célébrée par Monseigneur, que l'église se remplit. Pendant le Saint-Sacrifice, les petits confirmants chantèrent pieusement et avec âme plusieurs beaux cantiques, puis en ordre parfait, s'approchèrent tous de la Sainte Table où Monseigneur communia de ses mains plus de 500 personnes.

Pendant la messe, Sa Grandeur conféra les deux premiers ordres mineurs à l'abbé Strouski.

Vers les dix heures, la procession solennelle, prescrite par la sainte liturgie pour la circonstance, s'organisa, et on ne peut plus grandiose fut le spectacle d'un millier de personnes, suivi de 50 enfants de choeur, tous revêtus de surplis et soutanes neuves, du clergé et de Monseigneur l'Archevêque, pénétrant dans l'enceinte du temple au chant harmonisé de l'"Ecce Sacerdoce Magnus." Quand tous eurent pris leur place, que nos jolis petits enfants de choeur furent installés en ordre parfait, que Monseigneur eût gravi le superbe trône (construit en chêne, verni et drapé de riches tentures) la messe commença, célébrée par le R. P. Morice, O.M.I. Sous l'habile direction du Dr Gosselin, le choeur chanta avec beaucoup de brio la Messe harmonisée de Sainte-Cécile.

M. l'abbé Dumoulin fit un sermon très approprié à la fête du jour, faisant siennes ces paroles du psalmiste: "Voici le jour que le Seigneur a fait; réjouissons-nous et chantons un cantique d'allégresse." Après avoir développé ces paroles, M. Dumoulin, s'adressant aux petits confirmants, leur parla des dons du Saint-Esprit, mais surtout du don de force et de courage. Les chrétiens de nos jours, dit-il, ont un bien grand besoin de ce don, vivant dans une siècle de sensualisme et de matérialisme. Comme toujours M. l'abbé Dumoulin fut éloquent et termina son allocution en prédisant que cette journée ferait époque dans l'histoire de Sainte-Rose et que l'on se rappellera longtemps et avec plaisir cette superbe fête du 19 juin 1921.

Après la messe, deux magnifiques adresses furent lues à Monseigneur MM. Joseph Hamelin et Cyrille Tacker, exprimant les sentiments des paroissiens de Sainte-Rose. Monseigneur répondit dans les deux langues en termes choisis, délicats et éloquents. Il nous dit combien il était fier de Sainte-Rose et que, même, il considérait cette paroisse comme la plus belle de son diocèse, ajoutant qu'une ère de prospérité s'ouvrait pour elle. Il nous dit encore qu'il espérait que toujours les paroissiens accorderaient leur coopération au nouveau curé qu'il venait de leur donner, et dont il exalta les nombreuses qualités. Enfin, Monseigneur, nous félicitant des soins apportés à la formation intellectuelle et morale de nos enfants, nous conjura "de bien conserver les traditions que nous ont léguées nos ancêtres et de vouloir les transmettre dans toute leur intégrité aux générations futures, car ce sont ces traditions qui ont fait la gloire de votre mère-patrie: "La France".

La quête de la messe, très généreuse, fut faite par M. et Mme J. Hamelin et M. et Mme J. Valcourt.

La cérémonie imposante de la confirmation de nos 120 petits enfants ont lieu immédiatement après la messe. M. Gédéon Adam et Mlle Agathe Adam furent parrain et marraine.

La décoration de l'église était on ne peut plus jolie; dans de telles circonstances nos églises sont belles, mais cette fois c'est plus que cela qu'il faut dire.

On se rappellera que depuis des semaines un comité de dames avait travaillé à la confection des matériaux exigés pour la superbe parure. L'artiste délicat qui a dirigé l'exécution du décor semble avoir voulu en faire un chef-d'oeuvre. Les voûtes étaient symétriquement recouvertes de guirlandes de roses qui, partant des différentes arcades, venaient, avec des tentures multicolores, se concentrer sous un magnifique dôme, lequel était surmonté d'une croix. Les colonnes disparaissaient sous des banderoles de roses. Partout où se portaient nos regards, le tableau était grandiose. Aussi, craignant de ne pouvoir trouver de termes justes pour exprimer l'admiration de tous, je m'arrête en disant que la décoration était délicate, simple et très artistique.

Dans l'après-midi, cinquante autos bien décorées, de Laurier et Sainte-Rose, composèrent le cortège de Sa Grandeur qui nous quitta pour Laurier.

Comme toutes les choses de la terre, cette fête inoubliable vient de se terminer.

Voici l'adresse que nous avons présentée à Monseigneur:

Monseigneur,

Les paroissiens de Sainte-Rose du Lac éprouvent un très grand bonheur de l'occasion qui leur est offerte, en ce beau jour, de pouvoir déposer aux pieds de Votre Grandeur l'hommage respectueux de leurs sentiments d'attachement filial.

De même qu'il n'est pas de fête plus touchante dans une famille que celle du père, de même les membres de la grande famille catholique ressentent une joie toute spéciale lorsque leur chef spirituel vient, par sa présence, resserrer les liens qui les unissent. C'est comme un parfum du ciel qui descend au milieu d'eux, comme un rapprochement entre la terre, où ils vivent en exilés, avec le Ciel, leur véritable patrie, où leur place est marquée, s'ils savent profiter des divins enseignements que leur donnent leurs dévoués pasteurs sous la sainte et sage direction de Votre Grandeur.

Aussi, est-ce du fond du coeur, Monseigneur, que nous disons à Votre Grandeur: "Soyez le bienvenu, car votre visite, non seulement est l'occasion pour nos enfants d'acquérir les puissantes vertus du grand sacrement que vous êtes venu leur administrer, mais est aussi pour nous tous un moyen tout particulier de sanctification. C'est notre plus grand désir que votre visite fasse de nous des catholiques plus fervents, et notre plus cher espoir qu'en nous quittant vous emportiez de nous un réconfortant souvenir."

La paroisse de Sainte-Rose du Lac, Monseigneur, est une paroisse bilingue; on y parle indistinctement le français et l'anglais. Loin de nous la prétention de nous poser en modèle, mais nous sommes heureux de pouvoir dire que nous ne croyons pas qu'il existe dans le diocèse de Votre Grandeur une paroisse où les deux principaux éléments de ce pays s'entendent mieux, où ils soient plus prêts à coopérer, où ils aient davantage conscience de ce qu'ils se doivent l'un à l'autre et de ce qu'ils peuvent accomplir en continuant à se donner cordialement la main. Ici, catholiques de langue française et catholiques de langue anglaise croient bien de considérer pardessus tout le point de vue de la foi, et, tout en désirant conserver la plénitude des droits qu'ils possèrent, les uns à l'égal des autres, à leur langue et à son enseignement dans les écoles qu'ils maintiennent de leurs deniers, ils ne négligent rien pour conserver entre les deux races cette

bonne entente vraiment chrétienne indispensable au progrès et à la paix de la patrie qui les a vus naître ou qu'ils se sont choisie. Nous croyons répondre au voeu de Votre Grandeur en lui affirmant en cette circonstance solennelle que nous aurons toujours à coeur de maintenir ces bons rapports d'une race à l'autre dans notre paroisse.

Nous ne voulons pas laisser passer cette occasion sans remercier Votre Grandeur du grand intérêt qu'Elle a montré dans le bien-être spirituel de notre paroisse en plaçant à sa tête, il y a quelques semaines, Monsieur l'abbé Lee. Nous avions été très peinés d'apprendre le départ de Monsieur l'abbé Jarret de Beauregard, mais notre chagrin, sans perdre de son caractère d'affection reconnaissante pour le bon prêtre qui nous avaint guidés avec tant de sagesse et de mansuétude, pendant onze ans, se vit néanmoins bien allégé du jour même de l'arrivée du nouveau curé que Votre Grandeur nous envoyait. Nous comprimes sur-le-champ que Votre Grandeur nous avait traités en vrais privilégiés. M. l'abbé Lee s'est conquis dans notre coeur à tous toute la place que peut espérer y trouver le meilleur des pasteurs.

La visite de Votre Grandeur aura eu entre autres effets celui de soutenir la ferveur de ceux qui remplissent consciencieusement leurs devoirs de bons catholiques, de stimuler la foi des tièdes, de réveiller celle des indifférents, s'il en est. C'est dire à Votre Grandeur combien sa présence nous est chère, et quel bonheur nous aurons de la voir aussi souvent que possible. Monseigneur, se doit à lui-même de prendre de temps à autre des distractions.

Sous le point de vue des beautés de la grande nature qu'a créée Celui que Votre Grandeur représente pour nous ici-bas, notre district n'a de points à rendre à aucun autre. Nos lacs, nos rivières, nos ruisseaux, nos bois, nos plaines, nos cieux étoilés, offrent autant d'agréments que ceux de n'importe quelle autre paroisse, et, en plus, ont un certain cachet de rusticité sauvage qu'on ne trouve plus guère autre part.

Nous serait-il permis de suggérer humblement à Votre Grandeur que vers la fin de l'été, une fois ses présents saints travaux terminés, Elle nous fasse l'honneur de venir, sans formalité, passer quelques bons jours de vacances au milieu de nous? Nous ferions de notre mieux pour la récompenser de ses bontés à notre égard en lui offrant toutes les occasions possibles de se retremper de ses fatigues dans la vie au grand air, au sein de la sublime nature du Créateur.

Tels sont, Monseigneur, les sentiments que sont heureux d'exprimer à Votre Grandeur à cette occasion de sa visite pastorale, et en demandant au Ciel qu'il la conserve longtemps à leur respectueuse affection.

Les paroissiens de
Sainte-Rose du Lac.

A Sa Grandeur Monseigneur Alfred-Arthur Sinnott, Arch. de Winnipeg.
Sainte-Rose du Lac, le 19 juin 1921.

SAINT-CLAUDE

Ceux qui, comme moi, ont soin de ne "rater" aucun pique-nique, éprouvent une certaine satisfaction quand arrive le 14 juillet et la célébration par les Français de leur fête nationale. C'est si différent. Il y a quelque dix ans, dès 4 heures du matin, un vieil artilleur réveillait les échos et la population, avec de puissantes bombes de fabrication locale, et en peu de temps les cheminées fumaient et l'on voyait les habitants attachant haut, sur les toits, les drapeaux tricolores qui se secouaient sous le vent et invitaient tout le monde à la joie, à l'allégresse sans réserve.

Bientôt la cloche conviait la population à la prière pour tous ces braves que la France chevaleresque a laissé sur tous les points du monde. Par toutes les routes les voitures accouraient à la queue leu leu, et quelques automobiles aussi. (Comme les temps ont changé; maintenant les voitures sont en minorité. On banquetait dur et ferme, on buvait dur et ferme, et l'on discourait avec éloquence. Bien que les étrangers fussent nombreux, la fête avait un petit caractère intime jusqu'à l'heure des courses, et les vieillards chantaient les mêmes vieilles chansons. Avec de vieux amis, Le Calvé, Louis Vandel, Georges Boille, Henri Billart, etc., on vidait littéralement les barils de cidre, et quand l'on avait son petit plumet, l'on chantait à tue-tête la "Marseillaise", et "encore un petit verre de vin".

Maintenant, chers amis disparus, la fête toute de joie prend un caractère de deuil, en souvenir de votre bravoure et de la bravoure de tant d'autres, et l'ombre du monument qui doit rappeler vos noms à l'estime de tous planera longtemps sur le terrain du pique-nique. Mais ce deuil est un deuil de gloire, et cette multitude de personnes qui se grouperont autour de votre monument pour vous marquer leur estime célébreront en même temps la victoire obtenue par vos sacrifices, la France toujours plus grande, plus haute parmi les nations, à cause de sa bravoure et du sacrifice de ses enfants, et vous chanteront la "Marseillaise" avec les jeunes qui ont ramassé votre épée et qui ont un peu de votre sang français dans leurs veines. A tous les amis de la France: Rendez-vous le 14 juillet à Saint-Claude.

STE-ANNE DES CHENES

Nous avons eu cette semaine, les 27 et 28 juin, la visite de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque. Nous lui avons fait un accueil aussi cordial qu'enthousiaste. 124 enfants ont été confirmés.

* * *

Sainte-Anne, la clef de l'est du Manitoba, a, contre l'envahissement anglais protestant et les Mennonites, non seulement gardé ses positions, mais même progressé au point d'acquérir plus de 853 acres de terre de plus au profit des nôtres. C'est ça, tenons bon et allons de l'avant!

* * *

La distribution des prix au couvent a eu lieu mardi le 28 juin, dans l'après-midi. Monseigneur l'Archevêque présidait, ayant avec lui le R. P. Curé, M. l'abbé Primeau, M. l'abbé D. Claveloux, de Thibaultville, le R. P. Neron et une foule de parents et d'amis des enfants. Nos félicitations aux Révérendes Soeurs et aux élèves pour les beaux succès remportés.

* * *

Nous sommes heureux de voir que nos deux amis, M. John Desautels et M. Félix De Montigny, quelque temps malades, sont en pleine voie de guérison.

* * *

Dimanche dernier, M. Cyrille Wynant, violoniste, nous a donné un vrai régal de musique. Mlle Laure Dupont l'accompagnait au piano.

* * *

Les Rév. Pères Léon et A. Giguère, de Montréal, nous prêchent une grande mission cette semaine. Bienvenue à nos missionnaires.

* * *

Samedi, le 16 juillet, grand pique-nique de la paroisse au profit du sanctuaire de la bonne sainte Anne et de nos pauvres. Qu'on y vienne en foule!

A. STE-ANNE.

LIBREVILLE

Nous perdons un de nos meilleurs citoyens par le départ de M. Nap. Paradis. Il a vendu sa propriété ici et s'en va demeurer à Winnipegosis.

Autour de la Ferme

LE VIEUX GARCON

Il n'y a pas d'inconvénient à donner cette en-tête à mon article; ces messieurs ne se croient pas vieux aussi longtemps qu'ils n'ont pas trop de cheveux grisonnants. Jusque-là ils ne sont pas plaints, car il y avait des vieilles en nombre — hélas! — suffisant, et on s'amusait si bien.

Mais voici que la chicane prend dans le camp des amusards. La vie commence à devenir ennuyeuse et l'avenir se dessine pas joyeuse du tout. Alors nos vieux garçons deviennent grognards. Et les vieilles filles, Dieu sait si elles en font, pour réparer du temps l'irréparable outrage. Les vendeurs de poudre suffisent à peine; on vend même des peintures pour les cas réfractaires aux soins ordinaires.

Il n'en est pas de même pour les vendeurs de drap; ils ne vendent presque plus. La mode a des exigences décourageantes pour tout le monde; elle habille et les vieilles et les jeunes comme des poupées, et alors allez vous y reconnaître!

Aussi le pauvre vieux garçon se ronge les ongles bien longtemps avant de se jeter dans cette galère. Il a raison de craindre que cette espèce de suffragette indépendante, qui gagne sa vie dans des bureaux depuis 15 à 20 ans ne soit plus en état de lui faire une bonne épouse chrétienne. Et qui lui en fera reproche? Il y a tant de ces vieilles cocottes poudrées et peinturées qui ne se marient que par intérêt. De là peu de mariages ou des mariages sans affection, et par compte des unions malheureuses.

N'est-ce pas là un grand malheur? Nos Canadiennes y ont-elles bien gagné à vouloir imiter les Américaines? Pensez-vous que nos mères ont été plus malheureuses que vous en se mariant jeunes? Ceux qui ont connu les deux générations ne peuvent que s'apitoyer sur votre sort, et ne peuvent s'empêcher de réfléchir. L'avenir de la nationalité canadienne leur paraît bien énigmatique. Quand ils font la comparaison avec nos mères, ils sont dans l'admiration pour ces femmes fortes. On se rappelle encore ces jeunes mères de 30 à 35 ans déjà entourées d'une jolie couronne d'enfants.

Botrel avait chanté: "Marie ton gas quand tu voudras, ta fille quand tu pourras." Il est à craindre que les parents d'aujourd'hui ne veulent marier ni l'un ni l'autre.

De nos jours on ne refuse rien aux enfants depuis le jouet enfantin jusqu'à l'auto: rien ne lui manque. Il n'y a qu'une chose dont les parents ne veulent pas entendre parler: c'est le mariage de leurs enfants. Tout coûte si cher et il faut bien rester dans la mode du jour. D'ailleurs le garçon est encore jeune, il est à peine à ses 25 ans; et après mûre réflexion il faut bien se plier aux nécessités.

Les parents ont élevé leurs enfants comme des fils de princes; ils ont tout dépensé en frivolités, en toilettes, en amusements, en repas coûteux, en promenades, etc., etc. Mais des établissements pour les garçons il n'y en a pas. Il faut bien attendre, dans des conditions pareilles!

La fille n'a pas plus de chance. Des jeunes gens ont bien fait quelques tentatives. On est venu aux mots sérieux, et la mère est intervenue. "Mais comment, dit-elle, tu marierais un garçon de cette condition-là? Tu vois bien que tu es trop jeune. Tu as bien le temps de te mettre dans la misère. Puis ce jeune homme est trop âgé, trop pauvre pour te faire vivre. Attends donc, pauvre enfant. Une jeune fille de ta qualité ne se marie pas avec le premier venu; attends quelques années, et certainement, quand tu seras mieux connue, tu trouveras un garçon de ville." La fille attend le garçon qui ne se présente pas. Les parents redoublent de dépenses pour amuser ces enfants qui deviennent insatiables. Puis c'est le départ pour la ville. Le jeune homme reste vieux garçon... et à qui la faute?

Parents, il y a de quoi réfléchir! Vos vieux parents se sont sacrifiés pour vous. Maintenant, à votre tour.

N.-C. JUTRAS, ptre.

De l'air et du soleil

Les bêtes sont comme les gens — sous certains rapports du moins. Si elles ne "vivent pas de l'air du temps", il leur en faut au moins une bonne quantité pour être bien et même pour pouvoir vivre. Pourquoi? C'est très simple: l'air, l'oxygène de l'air plutôt fait partie des substances essentielles aux fonctions vitales par le fait que aspiré dans les bronches, il y purifie le sang de l'organisme en brûlant toutes les impuretés. Aussi, le manque d'air et de bon air conduit-il, et assez rapidement, à l'asphyxie et à la mort.

A-t-on jamais songé à cela chez certains de nos cultivateurs? Quand on parle d'un certain nombre de pieds cubes d'air à donner à un animal, nombre qui peut paraître fabuleux à première vue, n'entendons-nous pas souvent cette boutade: "Mais nous prend-on pour le gouvernement et notre ferme pour une ferme expérimentale"? On se figure alors qu'il faut une étable tout en chassis, avec deux ou trois systèmes de ventilation aussi compliqués que les noms anglais qui les désignent. Non pas!

Entre temps, cependant, que voyons-nous encore trop souvent? Certes, nous apercevons bien de belles et bonnes étables, bien construites hygiéniquement parlant, avec plusieurs fenêtres, mais aussi, quelques masures, encore en trop grand nombre, apparaissent échelonnées le long de la route.

Antres mystérieux où croupissent dans une malpropreté dégoûtante chevaux, vaches "taurailles", poules et... rats, voilà quelques-unes des étables de certains de nos cultivateurs. Pour y pénétrer il faut se munir de trois choses essentielles: un fanal, une bonne provision d'air pure — pour n'avoir pas la peine de respirer au-dedans — et d'un bon coeur. Aussi faut voir — quand on le peut — les pauvres bêtes et leur état lamentable — crottées jusqu'aux yeux, l'oeil brillant de fièvre, la côte faisant saillie comme la crête d'un rocher et le poil d'un longueur à les faire prendre pour de la laine de moutons Oxfords. Puis, quand vient la délivrance au printemps, les pauvres bêtes qui ont pu se rendre jusqu'à cet heureux moment, dans quel état sortent-elles?

Le plus souvent la faiblesse les empêche de se lever et de jouir de la liberté enfin reconquise. Véritable barbarie que cette conduite de certains de nos gens à l'égard de ces bonnes bêtes données par le Créateur pour notre usage. Ces gens ne mériteraient pas d'avoir pareils trésors entre leurs mains imprévoyantes et négligentes.

Je ne décrirai pas ces prisons infectes; ce serait difficile, car l'oeil ne peut voir dans les ténèbres de ces antres. Je me contenterai de faire voir l'influence non apparente, mais réelle sur la vache elle-même et sur le lait qu'elle produit. Les effets apparents, en effet, affaiblissement de l'animal, appauvrissement de sa santé, amaigrissement, diminution de rendement, sinon perte complète, sautent aux yeux, mais ce qui n'est pas visible, c'est la qualité du lait qui sort de ces étables et les dangers d'infections pour les vaches qui les habitent.

On a dit, écrit, redit et réécrit cent fois et plus que le lait absorbe les mauvaises senteurs avec lequel il vient en contact, qu'aussi le lait se contamine avec une facilité inouie étant donné sa composition qui en fait un milieu de développement, un séjour absolument favorable à la vie des germes. Si donc, le lait est trait dans des endroits malpropres, peut-on s'attendre à ce qu'il soit sain, bon et pur? Si vous faites déverser un égoût dans le puits qui vous donne votre eau de boisson, pouvez-vous vous attendre de ce puits l'eau pure et fraîche qui vous désaltèrera et donnera à vos membres ce principe vivifiant que vous en attendez? La même chose, exactement, pour du lait trait dans une étable qui manque d'air et de lumière, qui, par conséquent, manque de propreté; tout marche ensemble.

Cette étable, en effet, est pourrie de germes et est rendue infecte par les mauvaises odeurs qui la remplissent. Le fumier s'y décomposant dégage des produits de putréfaction qui, ne pouvant sortir faute d'aération, rempliront l'étable et iront se loger dans le lait lors de la traite. L'ammoniaque qui est un produit de la décomposition de l'urine, laquelle urine inonde le pavé, dans ce cas, et le dessous du pavé, remplira également cette cave non ventilée et sera absorbée par le lait aussitôt que ce dernier fera son apparition dans l'étable; et cette absorbation se fait avec une rapidité incroyable; à ce point que, on a beau sortir le lait immédiatement après la traite — ce qui est rarement le cas — que ce lait a déjà absorbé une grande quantité de ces mauvaises odeurs. Faites alors du beurre avec ce lait et votre beurre ne se conservera pas tout en ayant une saveur qui est loin de l'excellence. Faites du fromage et vous aurez un mauvais fromage, qui perdra sur son prix de vente parce que gazeux et qui se gâtera avant d'avoir mûri.

De plus, le lait sorti de ces étables sera nécessairement contaminé par une foule de germes: germes tombant avec les poussières de l'air, germes entraînés par les poils des vaches dans la chaudière ou encore germes jetés dans le lait par les mouvements de tous les volatiles supposés habiter une basse cour (quand ces oiseaux n'y jettent pas autre chose!). Et quels germes! Bacille du côlon surtout, celui qui cause tant de troubles dans l'appareil digestif, bacille de la tuberculose, et autres microbes produisant la putréfaction et toutes ces maladies qui sont véhiculées par le lait. Tous ces germes sont jetés dans le lait comme dans une eau bienfaisante, s'y développant croissant en nombre et en force, pourront même porter la mort chez ceux qui consomment ce lait.

Il y en aurait long à dire sur ce sujet du mauvais lait, mais passons à un autre ordre de chose.

L'étable obscure et non ventilée est le siège de toutes les maladies contagieuses causant la perte de nos vaches laitières.

Et qu'y a-t-il de surprenant à cela? Sans défense contre leurs ennemis c'est-à-dire, sans le précieux secours de la lumière du soleil qui est un désinfectant, un tueur de microbes d'une force prodigieuse, de plus, affaibli par le fait d'aspirer toujours dans leurs poumons de l'air vicié, impropre à accomplir le rôle de purification auquel l'air pur est destiné, les pauvres vaches sont sans armes contre les mauvais germes qui les envahissent. Ces germes, d'autre part, se réfugient là où leurs ennemis sont moins nombreux, là où le milieu leur est le plus favorable — car l'étable sombre, humide et non aérée est un de ces milieux — l'envahissement se fait, et se fait très vite, le germe acquiert une virulence extraordinaire. Aussi faut compter le nombre de victimes que font chaque année la tuberculose et toutes les autres maladies contagieuses de nos troupeaux.

"Le tableau est trop sombre," me direz-vous peut-être? Si on voulait attribuer à leur vraie cause les maladies répandues partout et non chercher une cause imaginaire dans le loup-garou, les lutins et autres êtres du même genre, on verrait bien vite que je n'exagère pas. Aussi, au lieu de recourir aux charlatans on prendrait des mesures nécessaires pour faire pénétrer plus de lumière et plus d'air dans nos étables: ce serait le remède au mal.

Pourquoi ne pas l'appliquer? Le bien-être des vaches, la qualité du lait qu'elles donnent seraient suffisants pour compenser dans une large mesure le peu de dépenses occasionnées par ces améliorations.

J.-E. THERIAULT, B.A.
Assistant Chimiste, Prof. de Bactériologie.



A QUEL AGE UNE VACHE DONNE-T-ELLE LE PLUS DE LAIT?

Il résulte des expériences faites par la Station agricole de Wisconsin qu'une vache atteint son meilleur rendement durant les cinquième et sixième années, moment auquel la production du lait et du beurre s'accroît chaque année, si la bête est en condition normale. Beaucoup de fermiers, se basant sur leurs propres observations et sur leur expérience pratique, confirment la vérité de ce fait. Quant à la longueur de la période pendant laquelle la vache maintient sa production maximum, la chose dépend beaucoup de ses aptitudes individuelles et du soin avec lequel on la nourrit et l'entretient. A ce point de vue encore, l'observation des praticiens et le résultat des recherches expérimentales concordent parfaitement. Une bonne vache moyenne, bien entretenue, conserve sa production maximum presque intacte jusqu'à la dixième année, bien que nombre de bonnes laitières dépassent notablement cet âge en pleine production. D'une façon générale, cependant, une vache a atteint le summum de sa production lorsqu'elle a dépassé sa dixième année. Cette règle n'est cependant pas applicable aux troupeaux l'élevage ou la production laitière a moins d'importance que les qualités des reproducteurs. Jamais, en effet, le propriétaire d'une vache possédant de réelles qualités pour l'élevage ne consentira à s'en séparer tant qu'elle lui donnera de bons veaux, tandis que, au contraire, le fermier laitier doit étudier soigneusement tous les points de sa production économique et éliminer les vaches dont le rendement commence à tomber; d'autant que celles qui ont passé l'âge du rendement maximum sont entrées dans un stade de leur carrière où elles sont moins réfractaires à toutes les maladies qui atteignent l'espèce bovine. En conséquence, les considérations sanitaires seules doivent suffire à justifier la mise à la réforme des animaux qui ont dépassé l'âge normal.

POURQUOI IL FAUT CONNAITRE L'APTITUDE LAITIERE DE LA MERE DU TAUREAU

Si le taureau que l'on emploie est issu d'une bête mauvaise laitière, il [illegible] progrès dans l'amélioration du troupeau. C'est un fait que nul ne songerait à nier aujourd'hui et de là vient [illegible] des taureaux se vendre très cher parce qu'ils donnent [illegible] vaches à gros rendement.

Nous en avons eu nous-mêmes une preuve frappante à la station expérimentale de Cap Rouge. Nous avions acheté, il y a quelques années, un très beau taureau canadien-français que nous désignerons par la lettre Z; cet animal aurait facilement remporté le championnat à toutes les expositions canadiennes et contre tous venants. En outre, sa conformation, jugée d'après les bases ordinaires de qualité, nous portait à croire qu'il descendait d'une famille bonne laitière et qu'il produirait de bonnes génisses. Malheureusement, nous devions être déçus; ce taureau n'a pas engendré une seule génisse qui mérite d'être conservée pour la production du beurre.

La vache A, saillie par un autre taureau, a donné une fille qui s'est plus tard inscrite au Livre d'or avec 7794 livres de lait. Accouplée au taureau Z, cette même vache a donné une génisse qui n'a pas produit plus de 15 livres de lait par jour de toute sa première période de lactation.

La vache B s'est inscrite au Livre d'or à l'âge de trois ans avec une production de 5332 livres de lait; pendant la première période de lactation, elle a donné 4624 livres de lait. Sa fille, issue du taureau Z., n'a donné que 3040 livres de lait pendant sa première période de lactation.

La vache C descend d'une mère qui s'est inscrite au Livre d'or avec une production de 9747 livres de lait, et cependant cette même vache C n'a pas réussi à entrer au Livre d'or quoiqu'elle ait essayé deux années de suite. Elle n'a donné que 3297 livres de lait la première année et sa fille, issue de Z, a produit encore moins: 2800 livres.

La vache D s'est inscrite au Livre d'or avec une production de 5358 livres de lait, tandis que sa fille, issue de Z, n'a donné que 2776 livres de lait pendant sa première période de lactation.

La vache E est entrée au Livre d'or à l'âge de deux ans avec une production de 4547 livres de lait et à l'âge de trois ans avec 5530 livres, tandis que sa fille, issue de Z, donnait que 2731 livres de lait pendant sa première période.

La vache F est la mère d'une bête qui a donné 10229 livres de lait en 365 jours et une autre de ses filles, engendrée par Z, n'a donné que 2401 livres de lait pendant sa première période de lactation.

La production moyenne de la vache G en quatre ans est de 5271 livres: elle a atteint jusqu'à 5224 livres. Sa fille, issue de Z, n'a donné que 2947 livres de lait pendant ses premiers 365 jours de lactation.

Le prix des bâtiments, de la main d'oeuvre et des aliments est monté plus vite que le prix du lait. Cultivateurs, veillez donc à ne pas employer une taureau comme le taureau Z!

GUSTAVE LANGELIER,
régisseur de la Station expérimentale de Cap Rouge.

Le Marché

BETAIL
LE 4 JUILLET

"Steers"—	
Excellents	$6.50—$7.00
Bons	$5.00—$6.50
Moyens	$4.25—$4.75
Ordinaires	$3.00—$4.00
"Feeders", "Steers"—	
De choix	$4.00—$4.50
Bons	$3.00—$3.75
"Stockers", "Steers"—	
De choix	$3.50—$4.00
Bons	$2.50—$3.25
"Oxen"—	
Bons	$4.00—$4.50
Moyens	$3.00—$3.50
Ordinaires	$2.00—$2.50
"Bulls"—	
Bons	$3.00—$3.50
Ordinaires	$1.50—$2.50
Taures de boucherie—	
De choix	$6.00—$6.50
Bons	$4.50—$5.50
Taures: "Stockers"—	
De choix	$3.25—$3.75
Bonnes	$3.00—$3.75
Veaux—	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.00—$7.50
Ordinaires	$2.00—$5.00
Cochons—	
Choix	$10.75—$10.75
Lourds	$7.75—$9.75
Légers	$11.00—$11.25
Truies	$6.75—$6.75
"Stags"	$5.00—$5.00
Vaches de boucherie—	
De choix	$5.00—$5.50
Bonnes	$3.25—$4.50
Moyennes	$2.50—$3.00
Pour conserves	$1.00—$2.00
Moutons—	
Bons moutons	$4.00—$5.50
Ordinaires	$2.50—$3.50
Agneaux	$8.00—$10.00
Ordinaires	$5.00—$6.00

PRODUITS
Prix du gros

Oeufs—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	$ .25
Beurre—	
Crémerie. Aux détailleurs	$ .28—$ .27
Farine—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$5.47½
2 sacs de 49 livres	$5.55
4 sacs de 24 livres	$5.65
Western Canada—Purity—	
Sac de 98 livres	$5.47½
2 sacs de 49 livres	$5.55
4 sacs de 24 livres	$5.65
Ogilvie—Royal Household—	
Sac de 98 livres	$5.47½
2 sacs de 49 livres	$5.55
4 sacs de 24 livres	$5.65
Maple Leaf—King's Quality—	
Sac de 98 livres	$5.47½
2 sacs de 49 livres	$5.55
4 sacs de 24 livres	$5.65
Légumes (Les prix mentionnés ici sont ceux des "jobbers")	
Patates. Lot de 10 minots	$1.00
Patates. Le char	[illegible]
Choux. Nouveaux	$ .08
Betteraves. La livre	$ .04
Navets. Le cent	$2.50
Carottes. Le cent	$5.00
Alimentation	
Son. La tonne, pour campagne	$24.00
Gru. La tonne, pour campagne	$26.00
Gruau—	
Le sac de 80 livres	$2.50
Foin—	
No 1 Timothy	$26.00—$28.00
No 2 Timothy	$24.00—$26.00
No 1 Red Top	$20.00—$21.00
No 2 Red Top	$18.00—$19.00
No 1 Upland	$15.00—$16.50
No 2 Upland	$13.00—$14.00
Qualités inférieures	$12.00—
Paille	$9.00—$11.00

Cours du grain fourni par Le Comptoir Agricole Ltée pour la semaine finissant le 4 juillet 1921

PRIX DECHARGE A FORT WILLIAM OU PORT ARTHUR

Grains	Mardi Juin 28	Merc. Juin 29	Jeudi Juin 30	Vend. Juil 1	Samedi Juil 2	Lundi Juil 4
Blé No. 1 Nord	1.84¼	1.88¼	1.87¼	MARCHE FERME	MARCHE FERME	1.81¾
2 Nord	1.81¼	1.85¼	1.85¼			1.79¾
3 Nord	1.78½	1.82¼	1.82¼			1.76¾
Avoine 2 CW	.48	.48¼	.47¼			.45¼
3 CW	.44¾	.45⅜	.44⅜			.42¾
Orge 3 CW	.75¾	.75¾	.75			.75¼
4 CW	.70¾	.70¾	.70¼			.70⅜
Lin 1 NW	1.77¼	1.75	1.77			1.79¼
2 CW	1.73¼	1.71	1.72			1.75¼
Seigle 2 CW	1.39½	1.36½	1.30			1.25
Prix sur voie (Track)						
Base Blé 1 Nord	1.74½	1.76¼	1.74¼	Marché fermé	Marché fermé	1.69¾
Avoine 2 CW	.46¾	.47¼	.46¾			.45¼
Orge 3 CW	.74¾	.74¾	.74			.74¼
Lin 1 NW	1.76¼	1.74	1.76			1.78¾
Seigle 2 CW	1.38½	1.35½	1.29			1.24
Options						
Juillet	1.75¼	1.77¼	1.75¼	MARCHE FERME	MARCHE FERME	1.70¾
Octobre	1.38¾	1.42	1.41¼			1.34¾
Juillet	.47¼	.48¼	.47¼			.45¼
Octobre	.45¼	.46¼	.46⅜			.43½
Juillet	.75¼	.75¾	.75			.75¼
Octobre	.72	.72¼	.72			.72
Juillet	1.78	1.75¼	1.77			1.79¼
Octobre	1.83¼	1.81¼	1.82¼			1.83
Seigle Juillet	1.40	1.37	1.30			1.25

Il est un beau vieillard de quatre-vingt deux

JAMES HATTON LOUANGE LES PILULES DE DODD POUR LES REINS

[illegible]

... tome de maladie, faites l'essai des Pilules de Dodd pour les reins.

Demandez à vos voisins si les Pilules de Dodd pour les reins ne font pas ce qu'on dit d'elles.

Les Pilules de Dodd pour les reins; 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co., Limited, Toronto, Ont.

En Province

N.-D. DE LOURDES

C'est fait. Notre Saint-Jean-Baptiste a été célébrée le 28 juin, par une température idéale. Rapidement organisée, grâce au concours généreux de tous ceux qui étaient utiles à la fête, cette célébration a donné le résultat attendu, c'est-à-dire le plein succès: tels sont les fruits de l'union.

De grand matin, le 28, on donnait la dernière main aux préparatifs; les dames chargées de la cuisine, — que serait un pique-nique sans table? — se rendaient sur l'emplacement désigné. Les oriflammes se plaçaient au reste... Bientôt le premier coup de la grand'messe se fait entendre.

Durant les quelques instants qui séparent de la messe, on est à préparer le char du petit "saint Jean-Baptiste", fils de Constant Weicker, chef de notre fanfare. Vous dire que la décoration était splendide, ce n'est guère. On avait préparé une plateforme recouverte ensuite de gazon. La voiture disparaissait presque sous les rubans. De même les deux beaux chevaux blancs de M. Ed. Roch avaient été enrubanés par les bonnes Soeurs de façon que l'attelage semblait n'être que du papier, étoffe, ruban de couleur. Le gracieux petit mouton fourni par les Pères est monté sur le char; on y place le petit "Baptiste", et le convoi s'ébranle, formé des membres de la fanfare et d'un nombreux public.

Arrivés à l'église, la fanfare et le cortège s'arrêtent pour laisser un photographe opérer sur ce beau spectacle.

La messe va commencer; le choeur est très abondamment orné et avec goût; il se remplit presque de prêtres venus pour célébrer avec nous ce jour. M. le Curé de Haywood chante la messe; le R. P. Augustin parle après l'évangile de l'objet de la fête qu'il dit être une fête religieuse et nationale, nous encourageant à demeurer ce que nous sommes, sans défaillir ni nous laisser envahir par l'esprit anglais tout opposé à nos aspirations nationales et religieuses.

Il est temps ensuite de se rendre sur le terrain. La fanfare joue des marches militaires dans le parcours et nous voilà sous les arbres, prêts à dîner, à jaser, à jouer ou voir jouer...

Inutile de décrire ces jeux. Ils sont les mêmes un peu partout. Courses diverses; jeux d'adresse; balle au camp, ballon, mât de cocagne, etc.

A voir les grosses gouttes de sueur des employés au pavillon des rafraîchissements, on sentait que le public leur donnait du travail: il faisait si chaud!

De temps à autre, la fanfare jouait de jolis morceaux. Combien nous aimons la musique... Elle plaît à nos oreilles, elle met de l'entrain dans ces réunions publiques. le nombre des musiciens étant assez considérable (ils sont au-dessus de 20) les morceaux ressortent mieux, ont plus d'ampleur.

La fête n'était pas finie à 8 heures. Avant que le public laisse le terrain des jeux, M. le docteur Galliot fit un petit discours. Assez nombreux furent les auditeurs et le discours était d'une haute distinction littéraire. On aurait aimé plus de silence toutefois; les jeux précédents avaient animé la jeunesse, et l'on n'entendait que juste.

Après le discours, chacun laissa la place pour se rendre à l'école du Couvent, où avait lieu une représentation de cinéma, donnée gracieusement par M. René Dubreuil au profit de l'église.

Ainsi notre solennisation avait réussi, sans incidents regrettables. Les comptes nous seront fournis; mais d'avance nous savons les deux secrétaires satisfaits.

Le 30 juin au soir, les élèves des [illegible]

[illegible]

... pour-être aussi, dommage aux récoltes. Souvent deux choses arrivent en même temps, n'est-ce pas?

* * *

La construction de la Banque d'Hochelaga avance à petites journées; c'est la faute à la pluie.

X.

SAINT-ADOLPHE

La célébration de notre fête nationale, célébrée le dimanche 26 juin, sous les auspices de l'Union Canadienne, fut en vérité une vraie note brillante pour la paroisse de Saint-Adolphe. Les jeux de toute sorte, exécutés avec un entrain vraiment "canayen", prouvent aux gens de races étrangères qui assistèrent à notre fête que ceux-ci savent se divertir et s'amuser comme les membres d'une même famille.

Après la messe, célébrée dans l'église paroissiale, tous se rendirent sur le terrain du pique-nique, où le dîner fut servi. Ensuite vint le programme des jeux: courses d'hommes et de garçons, de demoiselles et de fillettes; puis un intéressant tournoi de balle au camp. La première prise se fit entre les Lorette et les Saint-Adolphe, et la deuxième entre les Sainte-Agathe jr et les Victoria-Norwood; et le soir, après le souper, la décision finale des champions de l'après-midi, qui donna la victoire aux Saint-Adolphe sur les Victoria-Norwood par une décision de 11 à 10.

Merci, équipes de Lorette, de Victoria-Norwood et de Sainte-Agathe; merci enfin, vous tous qui assistèrent à notre fête nationale; à tous l'Union Canadienne de Saint-Adolphe redit un cordial "Bienvenue".

Paroissiens de Sainte-Agathe qui vinrent en très petit nombre, nous vous remercions; quant aux autres qui ne vinrent pas, ou qui allèrent ailleurs, qu'ils n'oublient pas que si nous changeâmes la date de notre fête, c'est sur leur demande, et c'était afin de leur donner l'occasion de se montrer le bout du nez. Mais puisque ce nez est si précieux, et trop cher pour nous, c'est bien malheureux, mais il faut se résigner à notre sort. Cependant nous ne désespérons pas, et pour la prochaine fois, nous redisons à tous: Bienvenue.

L'Union Canadienne de Saint-Adolphe.

SAINT-NORBERT

"La mort a des rigueurs à nulle pareille", a dit le poète; elle frappe à l'improviste, sans choix comme sans pitié, et le vieillard et l'homme à la fleur de l'âge, et l'enfant au berceau, mère, la douleur d'une épouse, le chagrin des frères, des soeurs et des amis sont devant ses yeux comme si elles n'étaient pas.

Le 12 juin dernier mourait à l'hôpital de Saint-Boniface, après une lente et douloureuse maladie de huit mois, M. Honorat Courchène, de cette paroisse. Cette mort, d'après le cours ordinaire des choses, vu la gravité de la maladie dont se trouvait atteint M. Courchene, ne devait pas être inattendue, et pourtant, dans sa poignante réalité, elle trouve son épouse, ses enfants, les siens, ses nombreux amis mal préparés encore à subir la séparation qu'elle impose à tous et le vide qu'elle fait parmi nous. O mort... pourquoi donc est-ce avec une violence semblable qu'il t'a été donné de séparer ainsi ceux qui s'aiment!

Agé à peine de quarante-deux ans, M. Honorat Courchene était déjà mûr pour le ciel. Chrétiennement résigné aux volontés du Divin Maître, il aurait cependant désiré ardemment prolonger son séjour ici-bas, non pour son bonheur personnel, mais pour celui de son épouse bien-aimée et de ses enfants qu'il adorait. Malgré les soins vigilants et suivis de l'un des bons médecins de Saint-Boniface, malgré les nombreuses prières faites pour sa guérison et par sa famille et par certaine communauté religieuse, par ses amis, par lui-même (que sa famille nous pardonne ici une indiscrétion: pendant les huit longs mois de sa maladie, qui lui arrachait parfois des cris de douleurs intenses, le pauvre malade n'a jamais manqué de réciter chaque jour et son rosaire et de faire son chemin de croix). Malgré ce flot de prières le Maître de la Vie a voulu cueillir prématurément cette âme si bien préparée.

Assisté de sa famille, de quelques amis intimes, ayant reçu une dernière fois la Sainte Eucharistie et l'extrême onction, l'esprit lucide, il adressa d'une voix toute vibrante d'émotion ses derniers adieux et à son épouse éplorée et à ses enfants et ses amis, qui l'assistaient, de bien vouloir réciter les prières des agonisants, et rendit son âme à Dieu dans le calme d'une paix parfaite, exempt des phases angoissantes d'une agonie; ce qui mit sur les lèvres des personnes témoins de cette mort, ces paroles: "Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur".

Les funérailles de M. Courchène ont eu lieu à Saint-Norbert, le mercredi 15 juin. La grande affluence et le recueillement des assistants ont contribué à leur donner un cachet de solennité peu ordinaire. Le deuil était vraiment au fond de tous les coeurs — deuil profond et touchant. Ses amis, venus en si grand nombre, même des paroisses environnantes, témoignent l'estime, l'affection dont jouissait le cher disparu.

La messe et l'absoute furent chantés par M. l'abbé Cloutier, curé, assisté du R. P. Loriau et de M. l'abbé Gagnon. Les cérémonies funèbres revêtent toujours un cachet particulier de gravité et de solennité à Saint-Norbert. Pendant la messe, Mlle Agnès Delorme, de Saint-Norbert, rendit avec beaucoup d'âme "Le Crucifix", de Faure. Sa voix était d'autant plus belle qu'elle était vibrante d'émotion et de sympathie. Les porteurs étaient les quatre frères de M. Courchêne, Hector, Oscar, Charlemagne et Joseph, et deux beaux-frères, MM. Filion et Danault.

Les membres de la famille affligée firent preuve d'un courage tout chrétien. Qu'elle est grande, l'épouse chrétienne entourée de ses orphelins, du père et de la mère du défunt, qui debout au pied de la croix, voient descendre dans la fosse celui que leur coeur aimait tant! Stoïque, penchée sur le cercueil, broyée de douleurs, l'épouse sait retenir ses pleurs pour laisser monter vers le ciel l'encens parfumé de sa douleur concentrée!

O époux tendrement aimé! O bon père, tu n'es plus! Ta carrière est terminée dans cette vallée de larmes, mais ta mémoire vivra éternellement dans le coeur de ceux qui ont été témoins de tes souffrances comme de tes bontés et de ton dévouement.

Avec quel légitime orgueil nous recueillons les beaux témoignages rendus à ta vertu, à tes mérites. Non, tout n'est pas fini. Le ciel est-il si loin pour les âmes qui ont la foi et la prière ne rapproche-t-elle pas ceux qui reposent dans le sein de Dieu! O époux bien-aimé, père chéri, tu nous aimais trop sur la terre pour cesser là-haut de nous protéger. Viens donc murmurer à nos oreilles des paroles qui consolent, qui soutiennent. Parle au bon Maître pour nous qui souffrons ici-bas et qui nous abreuvons à la coupe de fiel; deviens notre interprète auprès de lui, et donne à tes chers affligés l'assurance que tu veilles encore sur eux pour les aider à traverser cette misérable vie.

Dieu nous le rendra dans une autre
patrie;
Nous le retrouverons dans un monde
meilleur.
Ensemble nous vivrons d'une immortelle vie,
Nous jouirons d'un éternel bonheur.

Puissent ces pensées rendre hommage à la mémoire de celui qui n'est plus, et être aussi un témoignage de profonde sympathie à la famille Courchêne, si douloureusement éprouvée.

UNE AMIE.

LAC DU BONNET

Dans ma chronique précédente, j'avais parlé des travaux d'égoûts qui doivent assécher nos terres, et les rendre accessibles aux colons. Ca marche; les fossoyeurs avancent à pas de géants, et il ne sera pas tard en août que nos deux ruisseaux, Wardrop et Archie, écouleront leurs eaux à la rivière Winnipeg.

Aujourd'hui je dois parler de la municipalité et des chemins que nous avons et que nous aurons. De ce côté le progrès est marqué. Beaucoup de colons visiteurs ont été découragés de l'état pitoyable de nos chemins. Il y avait de quoi les décourager, puisqu'il n'y avait pas moyen de s'éloigner plus d'un quart de mille du village sur un chemin remblayé. On se promenait comme on le pouvait, à pied le sac au dos, ou en voiture, mais difficilement, à cause de l'eau ou de la boue et des souches qui barraient ou jonchaient le chemin.

Ailleurs c'était des marécages immenses qu'il fallait traverser sur un pavé de perches. Grâce à la sécheresse de l'été dernier il a été possible de commencer à remblayer nos chemins dès l'été dernier. Peu a été fait, vu le peu de ressources de la municipalité.

Comment en effet faire des travaux sans argent? Il y avait arrérage de taxes pour $18,000. Les contribuables, inconséquents avec eux-mêmes, réclamaient des chemins, croyant que seule l'érection de la place en municipalité allait fournir des chemins sans qu'il leur en coutât. Vous les entendiez argumenter: "Donnez-nous des chemins..."

Soyons conséquents avec nous-même. Cessons de blâmer notre ancien conseil municipal, et avouons que si nous lui avions fourni les moyens il aurait pu nous ouvrir des chemins et nous permettre de poser le sac pour voyager agréablement en [illegible].

Cependant, louons le conseil nouveau qui a pris des mesures légales pour rembourser les arrérages. Toute personne arriérée dans ses taxes doit travailler sur les chemins pour se mettre en règle ou doit paraître à la cour où l'on verra de par la loi à la perception des arrérages. Résultat: de toute part on peut voir briller les "scrapers", les haches et les pelles, et de jour en jour on peut s'éloigner du village sur des chemins remblayés.

N'allons pas croire qu'un seul chemin s'ouvre. Non, la même activité existe dans tous les coins de la municipalité, et à la fin de la saison nous aurons des milles et des milles de chemins en bon état.

Encore une année, disons-le aujourd'hui, et nous accepterons le projet d'un chemin d'automobiles nous reliant à Winnipeg, à la condition toutefois qu'il passe par le district le plus peuplé de Brightstone. Ainsi suivant un chemin qui sera remblayé cette automne même, il en coûtera moins cher à la municipalité, sera d'un avantage immédiat aux colons de l'endroit et ne sera que quelque trois milles plus long que celui qui est actuellement projeté par quelques intéressés du conseil actuel.

Amis lecteurs désireux de vous placer sur des terres, n'attendez pas trop tard; emparez-vous des quarts disponibles avant même de pouvoir venir nous faire une visite en automobile.

MM. J. Proteau et Jos. Dubé sont venus se choisir des terres dans le voisinage des MM. Godmaires, Lussier et Paul. Bravo! Encore autant de familles et l'on verra s'ériger entre Saint-Georges et le Lac un nouveau clocher.

SOUTH JUNCTION

Lundi, le 27 juin, une poignée de braves Canadiens se sont emparé d'un petit terrain appartenant à la mission catholique et se sont mis à l'ouvrage courageusement. Il était question de poser les fondations de notre petite église. Ces fondations ont 8 pieds de profondeur et 15 pouces d'épaisseur sur une largeur de 30 pieds par 54.

Jeudi soir, malgré une chaleur excessive, nous avions terminé cette entreprise, ainsi que le soubassement, où devra être placé un système de chauffage. Le tout est en ciment.

Samedi, nous apercevions déjà à une distance assez éloignée les quatre murs de notre église, solidement encourés.

Bravo! catholiques de South Junction.

Ceux qui ne se sont pas encore présentés sont invités à le faire. Nous avons besoin de tous, car nous ne sommes point nombreux et notre bourse ne nous permet pas de prendre des ouvriers à gages.

La question d'argent est toujours celle qui cause le plus d'embarras.

Plusieurs amis charitables ont déjà manifesté le désir de nous secourir. Adressez-vous à M. l'abbé Bouvet, messieurs. Je suis presque certain qu'il ne refusera pas de chèques, petits ou gros.

Les travaux de l'église sont sous la direction de M. S. Beaupré.

* * *

MM. Bruno Brisebois, organiste du Collège de Saint-Boniface, et Emmanuel, ainsi que Mlle Blanche Brisebois, du couvent de Saint-Boniface, sont au milieu de nous en vacances.

* * *

Dimanche, le 3 juillet, M. l'abbé Bouvet célébrait la messe à sa nouvelle mission de Middlebro. Plusieurs de South Junction l'ont accompagné.

LA SALLE

Le pique-nique de La Salle, qui devait avoir lieu le 2 juillet dernier, n'a pas eu lieu en raison de la pluie et du pluie et du mauvais état des chemins. On se reprendra dimanche, le 10 juillet. Tous sont cordialement invités.

THIBEAUVILLE

Le 14 juillet prochain, il y aura chez nous un grand pique-nique sous le patronage de l'Union St-Joseph. Grand'messe à neuf heures. Le dîner et le souper seront servis sur le terrain. Un beau programme d'amusements a été préparé. Mentionnons les courses de chevaux, les courses pour messieurs, dames et enfants.

Nous espérons que tous nos amis des paroisses avoisinantes se feront un devoir de nous rendre visite ce jour-là. D'avance nous leur assurons une cordiale réception et qu'ils ne s'ennuieront aucunement.

UNE VERITE

M. Raymond Poincarre la dit aux Anglais

Avant la guerre, l'Entente cordiale n'était consacrée par aucun acte diplomatique. L'accord de 1904, qui avait réglé les litiges pendants entre la Grande-Bretagne et la France, n'avait pas, par lui-même, le caractère d'une alliance. C'est la pratique qui a peu à peu établi entre les deux nations de tels rapports d'intimité que, pour l'examen de tous les grands problèmes européens, leurs chancelleries cherchaient naturellement à se concerter. Après l'attentat de Serajevo, lorsque l'attitude de l'Autriche et de l'Allemagne devint inquiétante pour la paix du monde, rien ne nous permettait de préjuger les résolutions de l'Angleterre. Elle n'avait aucun engagement envers nous. La ville de Londres avait chaleureusement acclamé la France, en 1913, dans la personne du Président de la République; la ville de Paris avait fait, en 1914, au roi Georges V un accueil enthousiaste; mais nous n'avions aucune certitude d'être soutenus par l'Angleterre s'il plaisait à l'Allemagne de se jeter sur nous. Lorsque l'orage a fondu, Sir Edward Grey a déployé une magnifique activité pour mettre l'Europe à l'abri de l'averse; il a multiplié les initiatives pour retenir l'Allemagne et l'Autriche; et il a certainement, par là, bien mérité de l'humanité. Mais, à la veille de la catastrophe, lorsque la France interrogeait l'Empire britannique sur ses intentions, l'Empire britannique restait muet. Il consultait son intérêt, et il avait raison. Il n'avait pas à se sacrifier pour autrui. Son intérêt était certainement de ne pas laisser écraser la France, et la clairvoyance de ses hommes d'Etat les avait, tout de suite, fixés sur ce point; mais, dans un pays d'opinion, ils voulaient être sûrs d'être compris par l'homme de la rue; et ils attendaient. Si l'Allemagne n'avait pas commis le crime de violer la neutralité belge, nul ne sait combien cette attente aurait pu se prolonger.

L'ultimatum de Berlin au Cabinet de Bruxelles a révolté la conscience britannique. L'Angleterre, garante de l'indépendance de la Belgique, n'a pas un instant songé à oublier ses engagements. Pour les tenir, elle a déclaré la guerre à l'Allemagne et elle a pris ainsi, en toute liberté, une décision qui lui fait grand honneur et qui, du reste, était, elle aussi, conforme à son intérêt bien entendu. Elle ne pouvait en effet laisser les Allemands s'emparer d'Ostende et d'Anvers et s'installer définitivement en face d'elle, sur la mer du Nord. Dans les plus nobles déterminations des Puissances il y a toujours un peu de cet égoïsme sacré dont un Président du Conseil italien a fait, au cours de la guerre une apologie raisonnée; et lorsque, ces jours-ci, l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres a déclaré, au Pilgrim's Club, que son pays "n'avait pas envoyé des soldats au delà des mers pour sauver l'Angleterre, les Etats-Unis d'Amérique", le colonel Harvey n'a fait qu'exprimer, à son tour, une vérité que la France est trop souvent tentée de perdre de vue. Les maximes Charity begins at home (la charité commence chez soi), ou Chacun pour soi, ont, sans doute, du point de vue d'une morale supérieure, quelque chose d'étroit et de choquant, et l'idéalisme du peuple français a ce mérite qu'il nous pousse souvent à nous élever au-dessus de nos propres intérêts; mais il a, en même temps, ce défaut qu'il nous empêche parfois de discerner les véritables mobiles de notre prochain.

Donc, chacune des nations alliées et associées est entrée en guerre pour son propre compte, et d'aucune on n'aurait pu, sans excès de candeur, attendre une conduite différente. Nous nous sommes entr'aidés; nous avons participé à une oeuvre de défense commune; nous nous sommes trouvés unis dans une heure où la liberté de tous était menacée; nous ne pouvons pas ne pas garder pieusement le souvenir de cette solidarité; mais elle n'a pas fait de certains d'entre nous les débiteurs des autres, et en particulier, si la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne a été d'un grand secours pour la France, la rapide mobilisation de la France a été d'un grand secours pour la Grande-Bretagne.

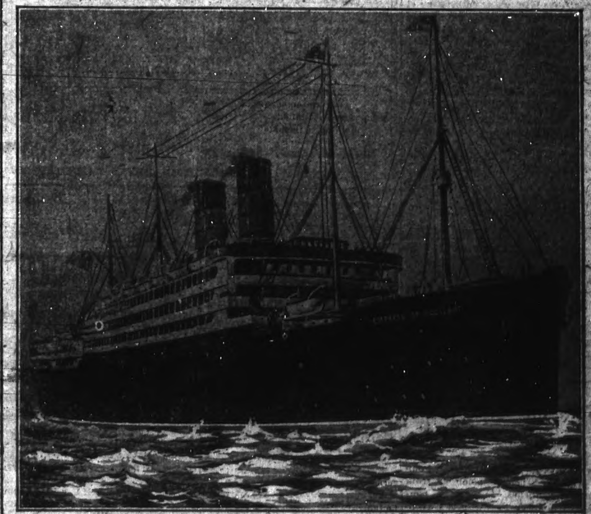
PENSEES CHOISIES

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.—Vauvenargues.

* * *

La Providence est lente, et une patience égale à la sienne est le don qu'elle accorde aux hommes dignes de lui servir d'instruments.—Marie-Jenna.

Géant des mers sur la route du St-Laurent



"L'Empress of Scotland" le nouveau paquebot du Pacifique Canadien.

La compagnie du Pacifique Canadien a annoncé récemment qu'elle venait de faire l'acquisition de l'ancien paquebot allemand "Kaiserin Augusta-Victoria" et que ce puissant navire serait placé sur la route du St-Laurent. Il portera désormais le nom d' "Empress of Scotland."

Le Pacifique Canadien décida d'acheter le "Kaiserin Augusta-Victoria" de l'Amirauté anglaise, lorsqu'il devint évident qu'à cause des grèves répétées dans les chantiers maritimes anglais, les paquebots dont il avait ordonné la construction et qui devraient être livrés prochainement, ne seraient pas prêts pour la saison présente.

Le nouvel "Empress of Scotland," qui après l'armistice avait inauguré un service de passagers entre New-York et Liverpool, naviguant sous les couleurs de la ligne Cunard, sera le plus gros paquebot sur la route du St-Laurent, car il jauge 25,000 tonnes et mesure 100 pieds de plus que l' "Empress of France," qui appartient aussi au C. P. R. et qui détient aujourd'hui le record de vitesse pour la traversée de l'Atlantique, entre Québec et Liverpool. "Empress of Scotland" qui a été construit en 1905, est censé faire 18 noeuds, mais il est possible qu'on lui fasse développer une plus grande vitesse. Il peut transporter des passagers de première, de deuxième et de troisième. Ses cabines de première et de deuxième classe sont spacieuses et confortables. Ses salons et ses salles à dîner sont aussi très luxueuses. Il est inutile d'ajouter que le service à bord sera irréprochable, comme sur tous les paquebots du Pacifique Canadien qui sont actuellement en service et qui ont gagné la faveur du public voyageur.

On s'attend à ce que l' "Empress of Scotland" accomplisse son premier voyage à Québec à la fin de juillet ou au commencement d'août et qu'il revienne encore dans ce port trois fois durant cette saison, c'est-à-dire les 27 août, 28 septembre et 26 octobre. La compagnie n'a pas encore annoncé définitivement ses projets pour la prochaine saison d'hiver.

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

ON DEMANDE pour le 15 juillet une institutrice possédant un diplôme de deuxième classe et pouvant enseigner le français et l'anglais. Salaire offert: $1,000 par année. S'adresser à J.-B. Paradis, Sec.-trés., Ecole Saint-Thomas, Storthoaks, Sask.

PERDUE par Mlle Gauthier, une médaille de garde-malade, médaille de l'Hôpital de la Miséricorde, sur le rond de courses à Saint-Pierre. Prière de la remettre à M. Pierre Gauthier, Ste-Amélie, Man.

A VENDRE à des conditions faciles et prix réduit: un Tracteur Stinson tout neuf. S'adresser à la Liberté, Casier Postal 3130, Winnipeg, Man.

MAISONS MODERNES à vendre à St-Boniface, près collège, couvent, écoles: Rue Saint-Jean-Baptiste: face au collège; 6 chambres, moderne, bien construite. $1,300—$600 comptant, balance $30 par mois.

Rue St-Jean-Baptiste: face au Collège; 7 chambres, moderne. $3,500—$1,500 comptant, balance mensuellement.

Rue LaVérendrye: Grand lot avec beaux arbres; maison moderne, chauffage eau chaude, 6 chambres: $5,000; $500 comptant, balance mensuellement.

Rue de la Morinie: Maison neuve en brique solide; chauffage eau chaude; 6 chambres: $6,500—$100 comptant, balance mensuellement.

Rue Dumoulin: Maison de 8 chambres, moderne; grand garage. $5,500; $500 comptant, balance mensuellement.

Rue Victoria: maison moderne: 3 chambres. $2,500. 4 chambres: $1,300.

S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Winnipeg.

BONNES FERMES à vendre au Manitoba. Paroisses françaises: Sainte-Anne: 240 acres, très bonne terre: 150 acres en culture; maison neuve. $40 l'acre avec foin et le quart de la récolte. $2,500 comptant. Balance annuellement. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

SACRE-COEUR

Samedi, le 2 juillet, l'un des plus charmants mariages de la saison avait lieu à l'église du Sacré-Coeur de Winnipeg. C'était celui de Mlle Renée Castéla, fille aînée de M. et Mme F. Castéla, avec M. Camille Ste-Marie, le plus jeune fils de M. et Mme Ste-Marie, de Ponteix, Sask.

Le R. P. Normandin, O.M.I., curé, officia et donna la bénédiction nuptiale. Mme R. Thibault-Lavack tenait les orgues et Mme J.-M. Bossette, Miles A. Patenaude et Y. Thibault chantèrent d'une façon émotionnante des morceaux de circonstance.

L'église, magnifiquement illuminée et ornée de fleurs et de plantes vertes, était garnie d'amis lorsque la mariée, dans sa délicieuse toilette de charmeuse blanche avec flot de dentelle et sous son voile et diadème de fleurs d'oranger, fit son entrée triomphale au bras de son père et suivie des membres de la famille.

Une imposante cérémonie fut celle de l'enlèvement de la couronne par la présidente des Enfants de Marie, au pied de l'autel de la sainte Vierge.

Aussitôt après la cérémonie un plantureux et succulent repas réunissait la famille, le Père Normandin et quelques intimes à la résidence des parents, 815, avenue Winnipeg.

A 2 heures de l'après-midi commença la réception des nombreux amis qui tenaient à venir présenter aux jeunes époux tous leurs voeux de bonheur et de prospérité. M. et Mme Castéla y déployèrent toute leur amabilité habituelle pour procurer à leurs hôtes plaisir et réconfort de gourmets. En un mot ce fut un véritable succès qui dura même jusqu'après le départ de l'heureux couple pour son voyage de noce aux Etats-Unis.

Les nombreux et jolis cadeaux reçus par la mariée furent admirés de tous.

* * *

Les élèves suivants de Mlle A. Dostert, professeur de piano, ont passé avec succès leurs examens de l'Université de Toronto: Intermédiaire: Mlle M.-J. Marion, M. J. Pelletier, M. Cyril Brooks. Junior: Mlle Berthe Marion. Primaire: Mlle Evelyn Pratt. Nos félicitations au professeur et aux élèves.

* * *

Irruption de la peau. "L'enfant de mon voisin tombait malade et une irruption de la peau se développait sur son corps," écrit M. A. W. Dolecka de Bayonne, I. J. "Le docteur ne pouvait pas guérir l'enfant, mais après avoir pris quelques doses de Novoro du Dr Pierre, l'enfant se remit et sa peau devint pure." Ce vieux remède du sang n'est pas vendu par les droguistes. Ecrivez au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Livré exempt de droits au Canada.

obligent à l'ajourner au 15 décembre prochain.

Tous les détenteurs de billets sont priés d'en prendre note.

TIRAGE AJOURNE

L'Orphelinat Saint-Joseph procède à la rafle d'une jolie maison pour poupée. Le tirage devait avoir lieu le premier juillet. Les circonstances obligent à l'ajourner au 15 décembre prochain.

RAYMOND-GAGNON

Demain matin, en la cathédrale de Saint-Boniface, M. W. Raymond épousera Mlle Alice Gagnon (Jacqueline des Erables). La bénédiction nuptiale sera donnée par M. le curé Jubinville.

L. D. C. F.

Lundi prochain, 11 juillet, à 8 heures, l'assemblée mensuelle de la L. D. C. F. aura lieu à l'Académie Saint-Joseph.

Le R. P. Lortie, O.M.I., a bien voulu accepter l'invitation qu'on lui a faite de venir donner une causerie.

Les membres anciens et actuels sont invités.

RETRAITE FERMEE DE JEUNES FILLES

On ne peut que se féliciter du succès obtenu par la retraite fermée pour demoiselles qui a eu lieu en fin de semaine dernière à l'Académie Saint-Joseph, sous la direction du R. P. Lortie, O.M.I. Quarante-deux demoiselles y ont pris part.

La L. C. D. F. offre ses sincères remerciements aux religieuses qui ont bien voulu faire le chant pendant les exercices à la chapelle.

FETE NATIONALE FRANCAISE DU 14 JUILLET

Concernant la fête nationale française, nous sommes heureux de porter à la connaissance des personnes intéressées les informations suivantes:

La fête qui aura lieu dans le parc du Collège de Saint-Boniface, gracieusement mis à notre disposition pour cette journée, s'ouvrira à 3 heures de l'après-midi par des amusements champêtres, jeux, attractions, courses, etc.

A 7 heures du soir, un grand banquet sera servi par les soins de la Ligue des Dames Auxiliaires dans le réfectoire du Collège.

A 8 h. 45, une splendide représentation musicale et dramatique sera donnée dans la grande salle du Collège. L'absence de Saint-Boniface de Sa Grandeur Monseigneur Béliveau nous prive à regret de son patronage pour cette belle représentation.

Des billets donnant droit au banquet et à la représentation sont déjà en vente dans plusieurs magasins de Winnipeg et de Saint-Boniface pour la somme de une piastre.

Pour les personnes qui ne désireraient pas participer au banquet, il sera vendu sur le terrain des sandwiches, fruits, rafraîchissements, etc.

La population de langue française est cordialement invitée à venir en foule.

Précédant l'ouverture de la fête des couronnes de fleurs seront déposées au pied du cénotaphe de Winnipeg et du monument français de Saint-Boniface, en souvenir de ceux tombés pour la grande cause.

RECEPTION

Il y aura, dimanche le 10 courant, réception chez Mme D'Eschambault, Suite 15, Edifice Provencher, de 3 à 6 heures de l'après-midi, à l'occasion de l'ordination sacerdotale de ses fils, les abbés Alexandre et Antoine.

TEMOIGNAGE D'ESTIME

Le choeur de chant des Enfants de Marie de la cathédrale de Saint-Boniface se réunissait samedi soir, le 25 juin dernier, pour offrir à Mlle Alice Gagnon, ancienne directrice, à l'occasion de son prochain mariage, un joli service à thé en argent en témoignage d'estime et d'amitié.

On passa ensemble une cordiale veillée égayée d'un joli programme de chant et de musique.

M. W. RAYMOND FETE PAR SES AMIS

A l'occasion de son prochain mariage, les nombreux amis de M. W. Raymond ont tenu à lui témoigner leur estime. Ce fut hier soir, à la salle Lavoie, l'occasion d'une charmante soirée. Au nom de tous M. T. Beaubien, avocat, présenta à M. Raymond une bourse bien garnie, ainsi que les meilleurs souhaits de bonheur et de postérité. On s'amusa ferme et il y eut force discours.

CHANGEMENT DE BUREAU

Le Dr Laflamme, qui tenait son bureau rue Berry, vient de déménager à la chambre 35, Edifice Steele, rue du Portage, Winnipeg.

AUX ENFANTS DE 9 A 12 ANS

Tous les enfants de 9 à 12 ans qui ont de la voix sont priés de bien vouloir se présenter à trois heures de l'après-midi, vendredi de cette semaine, à l'école Provencher. Il s'agit de former une chorale d'enfants pour la cathédrale.

Nous espérons que tous les parents qui ont de ces enfants se feront un plaisir de les y envoyer.